XXIIIE ANNEE COLONNE FIN DE MANDAT JUILLET 2020

LA COLUNIE

Chères et chers membres, chères et chers délégué.e.s, chères et chers lecteur.rice.s,

Le mandat 2019-2020 touche désormais à sa fin. Nous avons le plaisir de vous proposer, en cette occasion, une dernière Colonne, la Colonne fin de mandat. À son habitude, la Colonne contient divers articles. Cependant, nous ne clôturerions pas cette année dignement si vous n'aviez pas accès à quelques clichés de vos délégués dans leurs meilleures situations. Ceux-ci sont également accompagnés d'une sélection de memes. Nous n'en dirons pas plus, et nous vous laissons la découvrir.

Nous tenions également à vous remercier pour votre fidélité durant toute cette année. Nous voulions également remercier nos nombreux rédacteurs, qui ont su rendre, une année de plus, la Colonne si vivante. Il est temps pour nous de passer le flambeau, c'est avec regret que nous laissons ce qui fut pendant plus d'une année « notre bébé ». Cependant c'est une fin pour un meilleur départ, vos déléguées s'envolent pour de nouvelles aventures, nous l'espérons au sein du cercle, et la rédaction de la Colonne sera entre de bonnes mains, nous en sommes sûres.

Merci pour cette année passée en votre compagnie.

Nous espérons vous faire passer un bon moment à la lecture de cette dernière Colonne,

Au plaisir,

Vos déléguées Colonne, Pauline et Abigael.

AU PROGRAMME

Les plus belles têtes du comité, pages 40-47

L'écologie à Bruxelles, pages 13-20 En manque de memes ?, pages 48-54

De l'adrénaline dans les veines, pages 7-10, 24-26, 27-30, 31-33, 34-36

TABLE DES MATIÈRES

Le mot du président, Brice Prince	Pages 3-4
"Bonjour, vous pouvez me laisser le caddie", Sylwia	Pages 5-6
Les souvenirs de mon grand-père : Le tram bruxellois, Eric	Pages 7-10
Orban	
Review du bal, Valeria Franco	Pages 11-12
Vers une transition écologique et sociale à Bruxelles, Lewis	Pages 13-20
Rocour	
Extrait : La Quête, Antoine Pohu	Pages 21-23
Piégé, Matteo Sarna	Pages 24-26
L'affaire du col de Dyatlov, Alison Hocq	Pages 27-30
The Last of Us Part II, Lâl Özalp	Pages 31-33
De l'usage des métamphétamines pendant la Seconde guerre	Pages 34-36
mondiale, Brice Prince	
Inquiétude et Insouciance, Antoine Pohu	Pages 37-39
Un cadeau d'au revoir : les beaux moments du comité	Pages 40-47
Memes pour vous réchauffer le cœur	Pages 48-54
Où et quand nous retrouver	Page 55

LE MOT DU PRÉSIDENT

Chers membres,

Nous voilà à la fin du mandat 2019-2020. C'est avec une grande émotion que j'écris mes derniers mots en tant que président. Mais quelle année me direz-vous! Personnellement, je trouve que cette année est passée à une vitesse incroyable. Une année très spéciale suite à la brusque cessation forcée de nos activités au mois de mars à cause du COVID-19. Mais une année remplie de bonne humeur, de larmes, de cris, de joie qui restera à jamais marquée dans nos mémoires.

Malgré cette année éprouvante, je pense pouvoir dire que nous nous sommes bien amusés. Je garderai de magnifiques souvenirs en tête, comme Alison faisant une sieste sur les bouteilles de peket, Aurélien avec son pyjama en satin que j'ai complétement déchiré, Lâl et son sens de la diplomatie (« Zen Brice »), François en mode chef coq, Valeria et ses mille et un contacts, Gauvain et ses débats sur l'art contemporain, Abigaël en mode maman pour le comité, Pauline et sa gentillesse incommensurable (mais elle connait toujours pas le Semeur), Sylwia qui m'a trouvé mon surnom, Orion et ses talents de hacker, Eric et ses croque-monsieur, Solenn qui nous raconte sa vie, Mathias nous racontant ses périples au bout du monde, P-A et ses mauvaises blagues (remember la JANE avec les pulls <3), Tao toujours accompagné de Stéphane, Antoine nous parlant de son livre (La quête), Victoria et la déco de son salon, Alexander et les compil' de Bigard, Victor et son hagiographie de Kim II-Sung et enfin les cris de Tobias au bord du terrain lors des interfacs. Tout comme Staline, je suis fier de mes camarades délégués et de ce que nous avons accompli ensemble durant cette année. Le chemin était semé d'embuches mais nous en sommes sortis plus forts. Je suis fier de vous tous car sans vous, mon année de présidence n'aurait pas eu la même saveur. Sans vous, je n'étais rien. Les uns sans les autres, nous n'étions rien. Nous sommes une famille dont la force réside dans notre union! Merci à vous pour cette année de folie!

Mais le Cercle, c'est aussi ses membres. Sans eux, on ne sait rien faire. Pas d'actis, pas d'amusement, pas de voyage, etc. Alors je tiens à les remercier énormément pour la confiance qu'ils ont placée en nous cette année. Merci d'avoir toujours cru en nous et d'avoir toujours répondu présent!

C'est aujourd'hui que je termine trois années de comité qui resteront à jamais dans ma mémoire. Evidemment, j'ai été membre du cercle avant tout et je le redeviens dès ce soir avec le sentiment que de nombreuses choses ont été accomplies en trois année de cercle. En quatre années de présence à l'ULB, j'ai vu le cercle changer à de nombreuses reprises. Il est l'expression de son comité et de ses membres. Il changera encore mais je sais que je peux le laisser partir avec son nouveau comité sans aucune crainte. Je sais qu'il sera entre de bonnes mains. Bonne chance au nouveau comité!

Lors du prochain mandat, nous aurons l'occasion de fêter les 90 bougies du Cercle d'Histoire. Déjà une très belle année en perspective. Mais outre les événements exceptionnels, j'espère revenir au cercle et toujours trouver le sourire sur le visage de ses membres, qu'ils soient directement issus de

la filière Histoire ou non. J'espère voir les liens avec nos professeurs perdurer encore de nombreuses années. Il faudra continuer à s'investir dans le projet facultaire avec les autres cercles et surtout améliorer les relations qui sont plus ardues avec certains cercles tout en conservant de bonnes relations avec nos amis de longue date. Une porte a été ouverte cette année avec les cercles de différentes universités du pays et j'espère que mes successeurs continueront dans cette voie-là tout en l'améliorant. J'espère voir un cercle toujours proactif dans la promotion de la culture et engagé dans les combats sociaux. Brefs, je veux voir un cercle dynamique.

Au moment où j'écris ceci, il me reste 12 heures avant d'atteindre le Saint Graal : devenir un ancien chiant ! Le rêve, quoi !!! Bien évidemment, je passerai toujours au cercle et je ne dirai pas non pour venir couler le bar en pré-TD ou en TD. Mais si jamais vous avez besoin d'aide ou d'un conseil, je serai toujours présent et je vous aiderai avec grand plaisir !

Comme le veut la formule : « C'était mieux avant ! » C'est ça ? Faudra me dire si je prononce bien !

Le COVIDTE 19-20 est mort, Vive le COMITE!

Brice Prince, Président presque à la retraite!



« Bonjour, vous pouvez me laisser le caddie »



« Bonjour, vous pouvez me laisser le caddie et rester au stop » est la phrase du moment. C'est la phrase qu'il faut répéter à chaque client, tout au long de la journée et ce, depuis la réouverture des magasins de bricolage. Les mesures de sécurité prises dans les Brico sont exceptionnelles. Tout est préparé pour avoir un minimum de contact avec le client et de respecter la fameuse distanciation sociale. Le manager, les chefs et le personnel font de leur mieux pour servir les clients dans ces temps difficiles. Le seul bémol est... le client lui-même.

La police ne doit vraiment pas s'éclater ces derniers temps. En plus de gérer la population qui ne comprend pas toujours les mesures dictées par le gouvernement, elle est est déjà arrivée plusieurs fois dans ce cher magasin de bricolage parce qu'un client ne voulait pas rentrer dans le magasin avec un caddie. Celui-ci est obligatoire pour garder les distances dans le magasin, mais surtout au moment du passage aux caisses. Les excuses sont multiples : certains n'ont pas envie de s'encombrer avec un caddie, d'autres précisent qu'ils ne viennent chercher qu'une chose. Il arrive que le garde à l'entrée a plus de boulot que nous. Pourtant, cela ne coûte rien de prendre un caddie tout beau, tout propre et fraichement désinfecté. Une autre chose qui semble être incomprise est l'autorisation d'une seule personne par caddie. Au fil du temps, d'une semaine à l'autre, les clients ne se gênent plus du tout. Ils essayent de rentrer à plusieurs, font tout un scandale.

Passons à l'étape suivante, la vie dans le magasin-même. Les clients n'hésitent surtout pas à abandonner leurs caddies, un peu partout dans les allées. Lorsqu'ils ont à faire avec un collaborateur d'un rayon bien précis, la règle de 1m50 semble très vite s'évaporer. Au plus les collaborateurs reculent, au plus les clients avancent. Très marrant comme jeu. Un autre jeu très comique sont les ruées vers les rayons. Comme par magie, un rayon peut être vidé en plusieurs heures alors que, d'habitude, il faut quelques semaines pour qu'il soit vide. Certains clients chargent tellement leurs caddies (oui, ce caddie qu'ils ne voulaient pas prendre au début) qu'ils ont du mal à se déplacer vers les caisses par la suite. Depuis l'ouverture d'autres magasins (les pauvres), la clientèle du Brico semble se calmer. Maintenant, ils n'ont plus besoin de refaire leur jardin ou de repeindre la maison. Non, aujourd'hui, les gens n'ont plus de vêtements ni de meubles chez eux.

Nous arrivons à l'étape la plus intéressante : le passage aux caisses. Tout au long de leur parcours, les clients sont agressés avec des affiches, des autocollants, etc. Ceux-ci indiquent qu'ils doivent se tenir à une certaine distance, qu'ils ne doivent pas abandonner leurs caddies, qu'ils ne peuvent pas payer en cash mais uniquement par carte, etc. Arrive le fameux moment de la caisse. Et là, amnésie générale. Les clients oublient qu'ils ont pris un caddie au début, ils l'ont perdu dans le magasin, quelqu'un l'a volé. Il serait intéressant de noter toutes les excuses des clients, histoire de rigoler un bon coup. Lorsque le client, avec son caddie, arrive à la caisse, dans les 99% des cas, la phrase du moment arrive : « Bonjour, vous pouvez me laisser le caddie et rester au stop ». Hélas, peu de gens



comprennent. Ce caddie qu'ils ne voulaient absolument par prendre au début est devenu la prolongation de leurs bras, ils ne veulent surtout pas le lâcher. Il faut donc se répéter, constamment. Le client ne peut rien faire lorsqu'il arrive à la caisse, la caissière ou le cassier fait tout. Un sourire s'illumine sur nos visages lorsque le caddie est presque vide ou très léger. C'est totalement autre chose si le client s'est équipé pour les années à venir et qu'il a au moins 50kg sur son caddie. Passons les choses qui fâchent, l'épuisement, aussi bien physique que mental. Le moment du payement est souvent comique aussi. C'est vrai que malgré les multiples affiches qui indiquent que le seul payement

autorisé est celui par carte, certains clients arrivent encore à nous sortir du cash. C'est très gentil de leur part, mais toutes les caisses sont vides, aucun tiroir n'est rempli avec de l'argent liquide. Une fois qu'ils ont reçu le ticket, les clients peuvent sortir et abandonner ce cher et encombrant caddie au garde à l'entrée. L'aventure est finie.

Entre les clients qui viennent se balader (c'est vrai qu'un Brico, ça change du parc), ceux qui achètent une ampoule et ceux qui achètent de la marchandise pour dix ans, il ne faut pas oublier ces clients qui rendent ce boulot un peu plus agréable. Ces clients qui reculent eux-mêmes, ceux qui tournent tous les codes barres à ce que les caissières, les cassiers ne touchent qu'un minimum et ceux qui nous souhaitent un bon courage. Le boulot au Brico est très particulier à la base. C'est un boulot très sympa, que ce soit au niveau des collègues ou au niveau de la clientèle. Malheureusement, la situation actuelle a rendu ce travail épuisant et désagréable. Tout le monde est au bout. Mais c'est grâce à ces quelques clients sympas que le sourire est toujours là, c'est grâce à ces encouragements qu'on ne perd pas totalement foi en humanité. En vrai, il faut payer le loyer aussi donc c'est cool de travailler.

Sylwia

bes souvenirs de mon grand-père - be tram bruxellois -

Dans un précédent numéro j'avais déjà présenté un souvenir de guerre de mon grand-père, Jacques Orban. J'avais raconté comment la guerre avait commencé pour lui, comment il l'avait appris¹, il avait 10 ans. Je vous invite très chaleureusement à lire cet article si cela est possible pour vous.

lci je me concentrerai sur d'autres souvenirs, tous liés au tram de Bruxelles. Ces véhicules que nous prenons aujourd'hui, insouciants, pour nous rendre en cours, au travail, en sortie... Ils ont été témoins de vies passées. Certaines de ces machines sont plus vieilles que nous, et toutes ont remplacé d'autres trams avant elles. Il y aurait également beaucoup à dire sur ce sujet, mais concentrons-nous sur la terrible période de 1940-1945. Comme dit précédemment, certaines lignes furent témoins de choses. Parfois belles, parfois terribles. Je vous en raconterai trois aujourd'hui.

Un jour, mon grand-père était avec un ami à lui. Ils devaient tous deux avoir environ 12 ans. Ils empruntaient le réseau de tram bruxellois pour je ne sais quelle raison. Peut-être voulaient-ils se rendre chez l'un ou chez l'autre ? Rejoindre un autre camarade ? Acheter du pain ? Qui sait. En revanche ce que je sais, c'est qu'en arrivant à un arrêt, un arrêt comme un autre, subitement tout le monde se tut. Pourquoi ? Pourquoi ce calme soudain ? La peur le prit. Que se passait-il ?



Les gens au loin s'écartèrent. Quelqu'un sortit du lot. Un homme dans un uniforme vert de gris. Puis un autre. Mon Dieu... des soldats allemands. Dans le tram ! Plus personne ne parla. Silence total. Les regards étaient variés, certains se dirigeaient vers l'extérieur, d'autres vers le sol... Ou d'autres encore fixaient ces hommes. Ces yeux-là, emplis de haine et de peur, ne les lâchaient pas une seconde.

Ils parlaient entre eux, dans un allemand incompréhensible pour le commun des Bruxellois. Ils regardaient les passagers. Les fixaient du regard. Tous affichaient un regard profond. Un regard rapide. Ils ne faisaient pas que regarder... Ils cherchaient. Ils cherchaient quelqu'un. Ils marchaient lentement, traversant le long couloir du tram leur offrant un passage inhabituellement dégagé. Ils s'approchaient. Mon grand-père se dit que tout ira bien. Il ne faut pas s'inquiéter, il n'a rien fait.

Un soldat s'approcha, le regarda, se rapprocha encore... Il allait le dépasser, lorsque brusquement, il s'arrêta. Il eut un mouvement de tête, son regard devint agité. Que se passait-il ? Mon grand-père

¹ Voir Eric ORBAN, « Les souvenirs de mon grand-père », dans Abigaël GILLARD et Pauline OSTERRIETH, La Colonne : BBQ 2019, juin 2019, p. 49.

vit sa vie défiler. Le soldat tendit son bras... Mais il n'était pas dirigé vers mon grand-père. Il l'était vers son ami. Personne d'autre que le soldat ne bougeait, tout le monde était pétrifié. L'Allemand mit sa main dans le capuchon de l'anorak du jeune enfant. Un bruit métallique se fit entendre. Il sera son poing. Il releva le bras. Un pistolet.

Le soldat sortit un pistolet, une arme à feu, du capuchon du petit garçon. Mon grand-père écarquilla les yeux. Comment un objet de Mort pouvait se trouver là ? Sur son ami ? Le soldat dit quelque chose en allemand, pour que les autres militaires l'entendent. Il regarda l'enfant. Un regard qui en dit long. Son regard ensuite se porta sur les alentours. Il semblait inquiet, quoique déterminé. Ses yeux se portèrent sur chaque visage présent dans ce tram. Il dit quelque chose, les soldats se mirent en mouvement. Ils sortirent. Cet homme sortit également, tenant à la main l'arme qu'il venait de trouver.

C'est là que mon grand-père comprit. Quelqu'un dans ce tram... Avait caché l'arme à feu dans le capuchon de l'enfant. En voyant les soldats de l'occupant, il dut prendre peur et se débarrasser de l'arme. Quelqu'un, près de mon aïeul, n'était pas un simple passager.

Le tram démarra.

* * *



Une autre expérience dans ce transport en commun, un autre jour. Une autre année peut-être ? Mon grand-père se trouvait à l'intérieur, tranquille. Le véhicule arrive à l'arrêt, et soudainement, un enfant (un garçon, je n'ai pas plus de précision mais il devait être mineur) se jeta à l'intérieur. Il semblait paniqué, transpirant. Ses yeux indiquaient une peur, une peur profonde. Il marchait dans le tram, puis regarda par la fenêtre. Nerveusement il se mit à accélérer... Il fuyait quelqu'un. Un pieux homme, qui était présent dans le tram, souleva

sa robe et incita le jeune garçon à s'y glisser. Aujourd'hui on pourrait lancer une boutade, mais en ce drastique moment, nulle place aux blagues. Une fois le prêtre ayant caché l'enfant, un soldat allemand rentra dans le tram. Il semblait excité. Il traversa le tram de long en large à la recherche de l'enfant, en vain. Il le chercha du regard, fixant au passage les gens qui empruntaient le transport en commun.

Il en ressortit bredouille. Le tram démarra. À un arrêt suivant, le garçon sortit rapidement de sous la robe, et, sous le regard des passagers, s'élança vers la porte et quitta le véhicule. Ce garçon arborait une étoile jaune sur son vêtement.

* * *

Comme dernier souvenir conté ici, je vous invite à penser à votre vie. Vous avez tous des idées, des projets, des rêves. Peut-être un(e) élu(e) de votre cœur dans le coin de la tête ? C'est agréable de savoir qu'on va encore vivre un moment ?

Mon grand-père se trouvait, une nouvelle fois, dans un tram de la capitale belge. Il se trouvait cette fois-ci avec sa mère. Ils se concentraient sur leurs vies.



En un instant, le tram s'arrêta, dans un bruit assourdissant. Ce n'était pas normal. Entre deux arrêts, comme ça. Que pouvait-il se passer ? Sans qu'il n'eût le temps de comprendre quoique ce soit, des soldats allemands avaient déjà investi le tram. Des cris retentirent. Beaucoup de violence. Les soldats allemands tirèrent de force des hommes hors du tram, armes à la main. On aurait dit qu'ils les choisissaient au hasard... Ils en prirent exactement dix. Des hommes criaient, des femmes pleuraient. Quelque chose allait se passer.

Les militaires quittèrent à leur tour le tram, traînant avec eux ces hommes, certains jeunes, d'autres moins. Sous la menace des armes, ils les alignèrent contre un mur. Mon arrière-grand-mère comprit. Blême, elle mit sa main sur les yeux de son fils, et l'obligea, d'une voix sérieuse et inquiète, à détourner le regard.

Les cris s'intensifièrent. Mon grand-père ne voyait plus rien, mais ses oreilles, elles, étaient encore libres... Soudain, il sursauta. Tout le monde tressaillit. Des détonations éclatèrent. Les cris dans le tram se transformèrent en hurlements.

Ça ne prit que quelques secondes. Plus aucun cri à l'extérieur du tram. Seuls les pleurs à l'intérieur du véhicule brisaient le silence ambiant, devenu pesant. Ce n'est qu'une fois le tram redémarré que la maman ôta les mains du visage de son fils. Les passagers étaient anormalement blancs, tout le monde transpirait. Mon arrière-grand-mère regarda son enfant, la gorge nouée. Elle ne dit rien.

On venait d'exécuter dix civils, de sang-froid, pris aléatoirement dans le tram. À chaque fois des hommes. Ce n'est que plus tard qu'on apprit que durant la nuit précédente, un soldat allemand avait été tué par la Résistance Belge. C'était le prix à payer, dix civils pour un soldat.

Vous vous souvenez ? Je vous avais demandé un peu plus haut de penser à votre vie. Eh bien, ces hommes y pensaient aussi. Ils avaient, tout comme vous, des rêves, des projets, des idées, des amours. Ils allaient faire les courses, rendre visite à de la famille, se balader dans la ville, rendre un livre qu'on leur avait prêté ou ils allaient encore acheter le journal du jour. S'ils avaient pris le tram précédent, ou le suivant, s'ils avaient raté leur tram (ou s'ils l'avaient au contraire eu à l'heure), s'ils

n'avaient pas renversé leur assiette au petit-déjeuner, s'ils avaient reporté leur sortie... ils n'auraient pas été abattus contre un mur froid, devant tout le monde. Leurs vies se sont brusquement arrêtées. Ils n'avaient rien demandé. Ils n'avaient rien signé, n'étaient même pas eux-mêmes des soldats. Ils ne pensaient pas que ce matin-là serait leur dernier. Qu'ils ne verraient plus jamais leur femme, leurs enfants. En revanche, une chose est sûre... Dix hommes ne seront pas chez eux ce soir-là.

La guerre est l'incarnation de la barbarie. On l'oublie souvent, entre un selfie ou une cuite, quand on passe un examen ou quand on fait l'amour. Mais il ne faut jamais oublier. Jamais. Il y a 75 ans encore, dans notre ville, des gens mourraient sous les bombes, fauchés par les balles, perdaient leurs maisons et tous ceux qui leur étaient chers. Certains même étaient simplement pris au hasard dans le tram, alors qu'ils partaient déclarer leur flamme à leur âme sœur. En quelques secondes, leurs vies étaient arrêtées.

Aujourd'hui cela arrive encore, loin de chez nous. Mais n'oubliez jamais... Il fut un temps où c'était chez nous, les gens mouraient dans la rue. C'est pour cette raison que mon grand-père, une fois sa majorité atteinte, s'est engagé dans l'armée belge. Il fut parachutiste, pour devenir ensuite SAS (Special Air Service), soldat d'élite aéroporté dans l'armée britannique. C'est pour défendre les gens qu'il aimait ou qu'il a aimés, son voisin, son professeur, la Liberté, qu'il s'est engagé. Faire la guerre pour faire la paix... Paradoxal non ? Là aussi il y aurait beaucoup à dire.

Quoiqu'il en soit, voir son béret trôner sur mon bureau m'emplit toujours d'une fierté immense. Et quand je regarde un tram... Je pense à lui.



Soldats allemands sur la Grand-Place de Bruxelles

Eric Orban



Soldats allemands devant le Palais Royal







REVIEWS DE LA NUIT DU SEPTIÈME ART DU 28 FÉVRIER 2020 – Bal CA, CdH, CHAA, CRom, ISTI

- « De la bonne musique, un lieu de rêve, mes amis. Quelle soirée ! »
- Virginie, BA1, HAAR ULB
- « C'était une soirée d'enfer ! Tout était parfait ! Le lieu convenait parfaitement pour un bal. On était partis entre amis, et l'ambiance était juste excellente ! Si on avait un peu marre de la musique, on pouvait notamment sortir pour prendre l'air (même si la musique était giga cool) pour Valeria. »
- Gülsüm, BA1 2.0 Histoire ULB
- « Le bal de cette année était franchement bien organisé, la musique était top pour danser, on ne devait pas attendre des heures pour les vestiaires ou les boissons, on avait l'espace qu'il fallait, la salle était vraiment bien, bref c'était une belle soirée ! »
- Chaïmae, BA2 Histoire ULB
- « Incroyable bal ! Enfin... de ce dont je me souviens. Je peux en déduire que les Fox Beer que j'ai gagnées grâce au concours étaient plutôt pas mal haha. »
- Charlotte, MA1 Criminologie ULB
- « Une ambiance de folie avec des gens de plein d'horizons. Une salle superbe et de la musique digne des meilleurs bals ! Une soirée géniale riche en émotions (mais pas en souvenirs... Oups ?) à refaire dès que possible ! »
- Laetitia, Ba3 Romane ULB
- « La Nuit du Septième Art.... je me demande bien de quel art on parle? celui d'organiser des soirées de folie ? Peut-être! Pour ma part, je pense que le CdH s'est plutôt tourné vers l'Ironie et la tragédie. Ironie, car, bien que je sache que c'était une soirée mémorable, je m'en souviens guère. Tragédie, pour tous les dramas qui ont pu avoir lieu! Comme l'a si bien dit Jul César: « je suis venu, j'ai bu, je me souviens plus ». Jamais une anecdote historique aura été plus vraie. Maintenant je vous remercie, mais soyez surs que le lendemain du
- Florentin, MA2 Histoire ULB

bal, ce ne fut pas le cas. »



LE BAL EN QUELQUES PHOTOS...



Vers une transition écologique et sociale à Bruxelles

On n'est jamais trop petit pour faire une différence »
 Greta Thunberg

Depuis l'année 2018, de nouvelles organisations et personnalités ont entrepris des actions militantes à l'échelle mondiale pour une transition écologique de nos sociétés. C'est notamment le cas du mouvement de désobéissance civile Extinction Rebellion ou encore de la jeune Greta Thunberg. Face à la crise environnementale qui s'annonce, ces mouvements proposent des alternatives à nos modes de vie dans le quotidien. La plupart du temps, les protestations se font à l'encontre des gouvernements nationaux, jugés trop inactifs face aux mesures à prendre. Toutefois, ces réclamations nous incitent nous aussi, en tant qu'individu isolé, à prendre conscience de l'immensité du problème et à agir du mieux que nous pouvons sur le plus gros défi du 21e siècle. La solution au problème ne serait-elle pas entre les mains de chacun d'entre nous ? Est-ce qu'une personne peut faire la différence seule ? Difficile de savoir. Bien que nos choix individuels soient le plus souvent la conséquence de l'influence de notre milieu, toute volonté collective est intimement liée à des initiatives adoptées par une poignée d'individus. Plusieurs projets citoyens sont déjà en cours à Bruxelles et leurs réalisations sont véritablement enthousiasmantes. Voici un aperçu.

Des investissements nouveaux

Dans la mesure où la finance détermine la construction de tout projet, qu'il soit écologique ou polluant, notre manière de placer notre argent peut déterminer comment une société se construit socialement. Bien que nous n'ayons pas tous d'importantes économies à investir, nous pouvons influencer les choix d'investissements collectifs. Car investir, c'est une façon de voter. Comment l'argent peut-il contribuer au bien-être de tous ?

NEWB

Depuis le 31 janvier 2020, NewB a obtenu l'agrément de la Banque centrale européenne pour établir des crédits grâce à sa campagne de capitalisation en octobre 2019. Cette banque éthique fonctionnant sur un modèle coopératif et durable nous offre la possibilité d'investir dans le financement de projets à



finalité sociale et environnementale. Son objectif est de permettre aux citoyens de participer économiquement à des initiatives concrètes non nuisibles à l'environnement et favorables à des projets bénéfiques pour notre société. Encore beaucoup trop de capitaux servent à financer des entreprises exploitant les énergies fossiles et disposant de conditions de travail parfois désastreuses pour ses employés. De plus, un des gros problèmes de notre système économique se caractérise par le fait que l'économie financière soit privilégiée à l'économie réelle et locale. Ce phénomène se traduit par une activité économique dont la rente profite aux actifs d'une minorité au détriment du développement d'une économie finançant des projets locaux. En réalité, nous ne sommes pas toujours conscient de la façon dont nos économies sont utilisées et c'est pourquoi NewB a opté pour une transparence et une gestion démocratique des activités financières. Chaque membre, qu'il soit

coopérateur ou client, peut s'exprimer et voter lors des assemblées générales. Plusieurs forums locaux ont lieu en Belgique pour assurer une proximité entre l'administration et les membres. Les bénéfices sont partagés d'une façon équitable entre les dépôts et le capital coopératif, et la politique de rémunération propose un salaire du collaborateur le mieux payé d'un maximum 5 fois supérieur à celui du plus petit salarié. La Banque s'intègre dans un vaste réseau d'organisations travaillant pour établir des projets durables et créer une économie sociale respectueuse de l'environnement.

Une société zéro déchet

Durant l'année 2018, il y a malheureusement eu plus de 2,1 milliards de tonnes de déchets solides générés sur l'ensemble de la planète selon le rapport de Waste Generation and Recycling Indices 2019¹. Ces déchets, mis bout à bout, parcourraient 41 000 km, soit presque l'équivalence de la circonférence terrestre! Ils sont de véritables poisons pour les écosystèmes et particulièrement les milieux aquatiques. La pollution de nos lacs, rivières et océans entraîne la mort des oiseaux, poissons, tortues, mammifères marins et indirectement celle des êtres humains.

Notre système économique se caractérise par une production linéaire – extraction de la matière, transformation, utilisation, gaspillage, déchet – sans volonté d'utiliser les ressources pour développer des produits durables, comme le voudrait pourtant la célèbre phrase de Lavoisier : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme ! ». Il est possible de réutiliser la matière destinée au rebut pour lui assurer un cycle de vie plus durable et freiner la pollution de l'eau et de l'atmosphère. C'est le principe de l'économie circulaire. Voici plusieurs exemples de coopératives soutenues par Bruxelles Environnement :

ISATIO - BEYOND THE FABRIC

ISATIO est une petite entreprise indépendante dans le secteur du textile, composée de 2 membres effectifs et créée en 2013. Le projet consiste à récupérer des échantillons de l'industrie de textile et à les transformer en vêtements et accessoires de mode pour femmes. La conception et le design des produits se fait par ISA et la fabrication est gérée par des artisans bruxellois. La société s'inscrit dans l'économie circulaire par son engagement social et environnemental, et par le fait qu'elle se limite à une activité locale. Nous vivons dans une période de surconsommation de vêtements provoquant un impact écologique sans précédent. En 2016, 100 milliards de vêtements ont été vendus dans le monde, ce qui représente plus de 60% de vêtements en plus qu'il y a 15 ans². L'industrie du textile est par ailleurs devenue une des plus polluantes aujourd'hui. En effet, l'addition de la production et du transport produit chaque année 1,2 milliards de tonne de gaz à effet de serre. De plus, cette surconsommation entraîne une autre conséquence : des tonnes de déchets textiles. L'Europe en comptabilise 4 millions de tonne par an dont 80% d'entre eux terminent incinérés dans des décharges au lieu d'être recyclés³. L'objectif de l'activité d'ISATIO vise justement à soustraire un déchet de l'économie linéaire pour l'introduire dans l'économie circulaire. La production de pièces

² Rapport de l'Union des Industries du Textile, « Chiffres clés : 2015-2016 », 2016, p.3. http://www.textile.fr/wp-content/uploads/2014/12/Chiffres2016WEB.pdf.

¹ W. NICHOLS et N. SMITH, Waste Generation and Recycling Indices 2019. Overview and findings, Verisk Maplecroft, 2019, p.5.

³ Rapport de Greenpeace, « Destination Zero : impact de 7 ans de campagne DETOX sur l'industrie du vêtement », 2018, p.2. https://cdn.greenpeace.fr/site/uploads/2018/07/R%C3%A9sum%C3%A9-Detox-2018.pdf? _ga=2.92579997.1248404837.1531301779-1989101024.1530001735*>.

uniques sensibilise les clientes vers un autre mode de consommation. A cela s'ajoute des ateliers réservés aux clientes pour leur apprendre les secrets de la réparation et transformation de leurs propres vêtements. La marque se veut chic et éthique.

GENIUS CYCLE

Genius Cycle est une ASBL fondée en 2018 et occupée à la gestion de déchets d'équipements électriques et électroniques. Son activité consiste à récupérer, réparer et recycler du matériel informatique et électronique à Bruxelles et en Wallonie. Leur travail est devenu indispensable pour notre société. En effet, seulement 16% des appareils électriques usagés sont récupérés à Bruxelles, lieu de concentration de bureaux, ce qui représente un taux nettement inférieur à la moyenne nationale de 40%⁴. Encore bien loin par ailleurs des objectifs instaurés en 2012 par le Parlement européen de 65% dès 2019. Il est donc de notre devoir citoyen de contribuer à la gestion de nos déchets électroniques. Ces derniers contiennent des substances chimiques gravement toxiques pour l'environnement et la santé humaine. Des études scientifiques ont montré que le plomb d'un vieil ordinateur, s'il se répand dans l'eau, peut potentiellement s'attaquer au système nerveux et au sang ou causer des troubles sensitifs et intellectuels chez tous ceux qui s'y baignent. Malgré le fait que les déchets électroniques aient été catégorisés comme très dangereux pour l'environnement et la santé, trop d'entre eux sont encore mal gérés, et terminent rejetés dans nos sols et nos océans. Tant de raisons ayant poussé Genius Cycle à améliorer le taux de collecte mais aussi à revaloriser ces appareils beaucoup trop vite usés à cause de l'obsolescence programmée.

MCB Atelier

MCB Atelier est une SPRL fondée en 2012 et présente dans le secteur culturel. Cette dernière offre un service de location de structure modulaire durable pour les décors d'événements culturels. Actuellement, ce secteur d'activité est confronté à une forte concurrence et génère une quantité importante de déchets. Les nombreux décors sont très souvent jetés après l'organisation d'une exposition ou d'un spectacle. Louer, tout comme partager, est un bon moyen de limiter la surconsommation et le gaspillage. Est-il toujours nécessaire de posséder individuellement ce dont nous avons besoin pour une seule voire quelques occasions ? Existe-t-il d'autres modes d'échange et de collaboration entre les différentes organisations culturelles ? MCB Atelier a créé une structure flexible et réutilisable à partir de modules en bois belge. Ces modules servent à monter et démonter facilement des structures variées comme les stands, les décors ou encore les murs d'exposition. Après les événements, les matériaux sont récupérés et éventuellement réutilisés. Le secteur culturel étant particulièrement victime de contraintes financières, leur projet propose une réduction de la consommation des matériaux événementiels ainsi qu'un réemploi de ceux-ci pour limiter les dégâts environnementaux.

Une alimentation adéquate

La nourriture est essentielle à la vie de chacun. Si nous nous nourrissons sainement, cela peut contribuer à nous rendre tous en merveilleuse santé comme le dit très bien le vieil adage latin : « Mens sana in corpore sane ». Toutefois, il est également important de connaître l'origine de nos

⁴ Rapport annuel 2018 de Recupel, « La richesse de l'e-waste », 2018, p.6. http://jaarverslag.recupel.be/assets/pdf/recupel-jaarverslag-fr.pdf.

aliments, la manière dont ils sont arrivés jusqu'à notre assiette et les conséquences environnementales et sociales engendrées durant tout leur cycle de vie. Notre manière de manger peut-elle changer notre monde ?

FÄRM

Färm est une coopérative créée en 2013 à l'initiative de deux biologistes et plusieurs investisseurs confiants des perspectives du projet. L'objectif était de former un modèle d'entreprise coopératif sur

l'alimentation durable. A présent, presque tous les produits sont issus d'un circuit court entre les producteurs et les commerçants. Les aliments sont obligatoirement produits selon les normes bios, les fermes associées veillant à n'introduire aucun engrais chimique et pesticide. L'entreprise travaille également dans la distribution des produits locaux vers les magasins bios. En tant que coopérative, tout le monde peut prendre part à la gestion de l'entreprise et investir dans le projet. Plusieurs événements sont organisés pour sensibiliser les individus à réduire leur impact sur l'environnement en changeant leur



alimentation. Selon les études de plusieurs experts dont l'auteur environnementaliste Paul Hawken, la production agricole serait la cause principale du réchauffement climatique⁵. En effet, chaque étape du cycle de vie de nos aliments (production, transformation, emballage, réfrigérateur et transport) sont dépendants des énergies fossiles polluantes. De plus, l'élevage intensif est responsable des émissions de méthane dans l'atmosphère. Ces facteurs provoquent un impact environnemental considérable. En effet, l'alimentation humaine causerait à elle seule un quart de l'émission de gaz à effet de serre⁶.

Aujourd'hui, l'entreprise dispose de 6 magasins bios à Bruxelles. Dans ces magasins, les produits sont vendus en vrac et les emballages plastiques sont remplacés par des sacs réutilisables pour les fruits et les légumes. Färm privilégie la coopération au sein de son entreprise et regroupe un grand réseau de producteurs, scientifiques, architectes, distributeurs et vendeurs offrant ainsi de larges perspectives d'emplois et d'interactions sociales. La coopérative établit une relation directe et juste avec ses partenaires locaux. Et tout ceci à petite échelle, contrairement au grand marché mondialisé de l'agriculture traditionnelle.

SHARE FOOD

Share Food est une ASBL fondée en 2015 par des jeunes travailleurs bruxellois. L'association organise et récolte les invendus alimentaires de divers commerces d'alimentation afin de les redistribuer aux personnes les plus démunies. De nos jours, notre système agroalimentaire mondialisé permet de nourrir l'ensemble de la planète. Malheureusement, encore 821 millions de personnes dans le monde souffrent de la faim. Plus du tiers des aliments produits sont gaspillés chaque année, soit 1,3 milliards de tonne de nourriture⁷. Ces déchets alimentaires constituent un véritable gaspillage lorsqu'on sait que la plupart pourraient être récupérés et redistribués à des

⁵ P. HAWKEN, Drawdown. Comment inverser le cours du réchauffement planétaire, Arles, Actes Sud, 2018.

⁶ J. POORE et T. NEMECEK, « Réduire les impacts environnementaux des aliments grâce aux producteurs et aux consommateurs », Sciences, 2018, p. 987-982.

⁷ J. GUSTAVSSON et al., « Global food losses and food waste – extent, causes and prevention », Etudes conduites pour le Congrès International SAVE FOOD!, Rome, FAO, 2011.

organes d'aide alimentaire. A Bruxelles, ce n'est pas moins de 25 000 tonnes de produits alimentaires qui sont jetés à la poubelle chaque année⁸. L'équipe s'est donc fixée comme mission d'offrir une nourriture de qualité aux individus se trouvant en situation d'extrême pauvreté dans une capitale pourtant aussi riche que Bruxelles. Les personnes visées sont souvent celles se trouvant dans des squats et en dehors du système de redistribution alimentaire classique.

D'un point de vue écologique, jeter des aliments signifie aussi que des animaux élevés ont été abattus sans raison, que des terres ont été polluées de pesticides et d'engrais chimiques pour rien, que des forêts ont été défrichées en champs alors qu'elles auraient pu préserver la biodiversité, etc.

Un territoire transformé intelligemment

De nombreuses études établissent un lien entre le milieu de vie, l'exposition à des polluants et un accroissement des problèmes de santé. Ce phénomène est d'autant plus gros dans les milieux urbains où la congestion automobile, la pollution et le bruit causent des allergies et des troubles respiratoires voire des perturbations mentales aux citoyens. De nouvelles infrastructures pour la mobilité, une augmentation de la verdure et une préservation des espaces naturels sont pourtant autant d'outils essentiels afin de réduire notre empreinte écologique et maximiser le bien-être des citoyens. Bruxelles dispose d'un potentiel pour améliorer la qualité de vie de son territoire et les instances politiques tiennent un rôle important pour soutenir les projets de transition.

Bike for Brussels

Bike for Brussels est un projet à l'initiative de Bruxelles-Mobilité pour favoriser le cyclisme dans la capitale. Les cyclistes détiennent un rôle clé dans la ville pour la transition. Ceux-ci contribuent à réduire les émissions de CO2, et font partie des stratégies vers une mobilité durable et un autre usage de l'espace urbain. Ils libèrent une quantité d'espaces de parking et diminuent les embouteillages. L'objectif de l'initiative consiste à sensibiliser les citoyens à utiliser d'autres moyens de transports plus conviviaux, moins stressants et surtout non polluants. Actuellement, la voiture représente le mode de déplacement le plus populaire en Europe. Toute l'architecture des milieux urbains occidentaux a été façonnée à partir de son usage généralisé à partir des années cinquante. A présent, une grosse partie de la superficie des villes est dédiée aux automobiles. Cela provoque logiquement des réactions citoyennes. Cependant, cette mobilisation pour un nouvel usage du territoire demande un effort de chacun vis-à-vis de sa dépendance à la voiture. En effet, encore de nombreux ménages en disposent de deux alors qu'une étude a prouvé qu'elles étaient en moyenne stationnées à 95% du temps⁹. Tout cet espace pris pourrait être transformé en parcs, jardins, terrasses et toutes sortes de lieux améliorant le bien-être en ville et les interactions sociales. Nous ne sommes d'ailleurs pas toujours conscient du bruit incessant des moteurs et des effets que cela provoque en nous. Est-il possible d'améliorer la mobilité ? D'avoir une ville dans laquelle il y aurait plus de pistes cyclables et de transport en commun ? Les cyclistes sont de véritables acteurs du changement dans notre manière d'habiter le territoire et nous ne pouvons que les remercier.

Rapport de Bruxelles-Environnement, « Benchmarking. Invendus et aides alimentaires », octobre 2013, p. 2.
 C. MORENCY, « Faire bouger les transports : c'est le tournant de la durabilité pour nos villes », Alternatives Journal, vol. 41, 1, 2015, p.48.

BELIRIS



Beliris est une équipe fédérale réalisant quotidiennement des projets de construction, rénovation et restauration dans la ville de Bruxelles. Ses activités se concentrent dans divers domaines : mobilité, logements sociaux, espaces verts, patrimoine, etc. L'organisation est née d'un accord entre l'État fédéral et la Région de Bruxelles-Capitale afin de promouvoir le rayonnement de la ville.

Depuis des décennies, le cœur historique de Bruxelles était encombré par les voitures. De la place De Brouckère jusqu'à la

place Fontainas, en passant par la Bourse, se trouvait le boulevard Anspach autrefois extrêmement prestigieux et animé. Au fil du temps, le climat du boulevard s'est progressivement métamorphosé en une route grise et étouffante dû à l'accroissement de la voiture privée. Cet espace constituant pourtant l'artère principale de la capitale était comparable à une autoroute urbaine, émettait beaucoup de gaz à effet de serre et rendait l'environnement malsain et irrespirable pour les habitants, les commerçants et les citoyens. La ville de Bruxelles a donc décidé d'agir en transformant le boulevard en un piétonnier pour se réapproprier l'espace public. L'objectif visé est de rendre le centre-ville plus accueillant, plus vert, plus respirable et agréable pour tous. La fin du chantier annonce 3000 m² d'espaces verts et la plantation de 84 arbres le long du boulevard. La présence de ces derniers demeure bénéfique à la santé des citadins. Les arbres captent le CO2 à l'aide de la photosynthèse et le transforme ensuite en oxygène. Il est estimé qu'un hectare planté en ville peut éliminer chaque année 15 tonnes de polluants atmosphériques 10. Finalement, Beliris parie sur la transition écologique du territoire bruxellois, pour le bonheur de chacun.

Good Food: Les potagers collectifs

Good Food est une organisation volontariste de politique publique soutenant la création de potagers dans la ville de Bruxelles pour une dynamique urbaine économique, sociale et environnementale. Son rôle et d'encourager et fédérer les différentes initiatives de terrain. En 2018, 392 potagers collectifs ont été recensé, soit une augmentation considérable de 50 nouveaux sites en 3 ans ! La stratégie vise à développer la production alimentaire locale pour atteindre une autonomie



.brussels 🗫

alimentaire de fruits et légumes de 30% d'ici 2035. Cet objectif ne peut être atteint sans la collaboration des citoyens. Les potagers collectifs sont cultivés par des groupes de personnes se partageant délibérément les tâches, les récoltes et les décisions d'aménagement. Le mode d'organisation fonctionne grâce à une contribution participative pour l'entretien du jardin. Ces espaces permettent de nouer des véritables liens entre les habitants d'un même quartier et d'échanger des savoirs et savoir-faire dans le domaine de l'horticulture et l'agriculture. Ils améliorent la qualité sociale de la ville et développent des espaces communs écologiques et durables.

Notre capital fournit d'innombrables idées et projets pour transformer notre alimentation et notre territoire.

Quel rôle du Droit dans les changements?

Bien entendu, les gouvernements ont une part importante dans la transition écologique. Ils sont les leviers permettant de prendre les mesures nécessaires afin de diminuer les émissions de gaz à effet de serre. Ils peuvent notamment exercer des pressions fiscales du « pollueur-payeur » aux entreprises qui provoquent des externalités environnementales. Mais quels engagements pour les futurs juristes ? Ceux qui veulent réellement apporter des réponses aux défis lancés ? Ils ont le pouvoir de lutter contre des actions, des politiques et des lois qui pourraient aller à l'encontre de l'intérêt commun. Notre régime démocratique ne fonctionnerait d'ailleurs pas sans des citoyens capables de défendre les droits fondamentaux de notre existence. En ce moment même, une action judiciaire capitale a lieu en Belgique :

L'affaire climat

En 1990, les autorités gouvernementales belges s'étaient engagées à réduire de 40% les émissions de gaz à effet de serre d'ici 2020. Le 1er décembre, l'ASBL Klimaatzaak avait décidé d'envoyer une mise en demeure aux quatre autorités belges (les Régions et l'État fédéral), constatant qu'elles étaient loin de respecter leur engagement. Selon la nouvelle jurisprudence, une personne morale ayant pour objet la protection de l'environnement a l'intérêt requis pour mener des actions en justice afin de contester les agissements et négligences des instances publiques qui seraient contraires aux dispositions du droit de l'environnement¹¹. Sur base du fait que la causalité entre les activités humaines et le réchauffement climatique est incontestable, les requérants ont décidé d'attaquer en justice les autorités pour leur non-respect d'objectifs reconnus pourtant par elles-mêmes. Le 1er février 2019, les gouvernements ont tenté de réfuter l'insuffisance de la politique climatique belge. Un débat sur le fond aura lieu durant le courant de l'année 2020. Pour l'ASBL, les conclusions de synthèses des gouvernements ne sont rassurantes en rien. Cependant, le succès de l'affaire climat aux Pays-Bas contre l'État néerlandais a prouvé que rien n'était perdu d'avance. Le tribunal de la cour suprême néerlandaise a ordonné à l'État de protéger ses citoyens des conséquences du changement climatique et de réduire les émissions de gaz à effet de serre de 25% en 2020 par

« Nous sommes la première génération à ressentir les effets du changement climatique et la dernière qui peut y faire quelque chose » - Barack Obama

rapport à 1990. Les négociations doivent continuer en Belgique, et vous, en tant qu'étudiant en Droit, êtes en mesure d'y participer selon vos compétences.

¹¹ Cass. 11 juin 2013, n° P.12.1389.N. < www.juridat.be.>.

Conclusions

Toutes ces initiatives m'ont fait prendre conscience d'une chose : les individus sont capables de se mobiliser ensemble pour répondre à des défis communs. La société civile bruxelloise bat de plein cœur dans le secteur florissant de l'économie sociale et les politiques publiques s'y engagent également afin de freiner les inégalités. Dans un système fondé sur la croissance économique et la cupidité de l'homme, la culture ne peut se terminer que par une dégénération croissante. Détenir les richesses en détruisant l'environnement et en exploitant la vulnérabilité des gens est source de tant de problèmes dans le monde. Devant une telle crise, la transition devient une réponse appartenant à chacun d'entre nous et les voies ne manquent pas pour s'y engager. Cette part de responsabilité qui nous incombe à tous montre à quel point il existe des choses bien plus grandes que soi-même. Et, bien qu'il ne soit pas toujours facile d'agir à contre-courant, je crois profondément que la participation sociale ne peut être qu'une influence bénéfique pour le bien-être de la ville, de nous-même et du sens que l'on donne à sa vie.

Lewis Rocour

Extrait: La Quête

Extrait Chapitre 1: incipit, souvenirs d'enfance d'un auteur

Je me souviens de lui. Il avait l'habitude de nous rendre visite à l'orphelinat. Il nous parlait un peu, puis il s'asseyait dans un fauteuil, regardait par la fenêtre et tenait de longs dialogues avec l'éternité. Ses mots, calmes et profonds, nous menaient tranquillement vers un monde de rêves. Souvent, quand il était assis là, les rayons du soleil, cachés derrière les arbres, pénétraient la salle d'une manière magique. L'ombre des feuilles dansant dans le vent se dessinait alors sur les murs d'une lueur douce. Nous y voyions des bals de fées, des champs de batailles pleins de chevaliers, des bateaux volants et de longues quêtes à travers la solitude de l'espace. Et dans cette lumière enchantée, il était assis, majestueusement. Nous, les enfants de l'orphelinat, on se mettait autour de lui, construisant un petit cercle. Puis on attendait. On attendait qu'il nous raconte une histoire. Les femmes qui s'occupaient de nous ne nous en racontaient pas souvent, mais quand elles le faisaient, c'était sans dévotion, sans envie. Elles prenaient un livre et commençaient à lire d'une voix monotone. Souvent il s'agissait d'un prince qui à la fin du récit épousait une princesse. Ce n'est pas ce qu'on voulait entendre. On ne voulait pas qu'on nous parle de gens qui n'avaient rien en commun avec nous. On était déçu. Alors les bonnes femmes se fâchaient, nous traitaient d'ingrats et sortaient du dortoir en éteignant la lumière et en claquant la porte. Mais lui, il savait en raconter, des histoires : celles qui provoquaient un fourmillement dans notre estomac. Souvent les protagonistes étaient des orphelins qui se débrouillaient tout seuls et qui vivaient une aventure complètement invraisemblable. Mais nous, on y croyait. Chaque mot. Et on ressentait chaque pleur et chaque sourire. Nous ne voulions pas entendre parler de héros qui avaient plus de chance que nous, mais de personnes qui réussissent sans aucun moyen. Comme nous. On était rempli par un sentiment indescriptible et imposant. Une douleur morne qui en même temps faisait pleurer de joie. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai découvert ce mot un beau jour en me promenant dans une rue.

Puis, il n'est plus venu. On s'imaginait que notre conteur était peut-être parti à l'encontre des héros qui avaient embelli notre vie.

Extrait Chapitre 2 : le roman qu'il écrit

Les yeux bleu clair émerveillés de la jeune fille fixaient le ciel. Elle attendait. Au loin apparut une lueur qui sortait peu à peu du noir absolu et se distinguait des ténèbres de l'espace. Le navire avançait lentement, porté par de grandes voiles. C'était un de ces gros cargos qui voyagent pendant des semaines à travers l'univers, ramenant vers Timbona les trésors d'autres mondes. Les marins se préparaient, couraient dans tous les sens, faisaient des nœuds, préparaient l'amarrage; des lieutenants donnaient des ordres, criaient, gueulaient. Le capitaine, les yeux rivés sur la surface de l'eau devant le port, concentré, tournait l'énorme gouvernail, dirigeant le vaisseau à trois mâts par de petits mouvements dans la bonne direction. Dans plusieurs heures son frère monterait sur ce même bateau, les lattes de bois craqueraient sous ses pieds et il se ferait crier dessus par les mêmes

lieutenants. Mais il ne pourrait pas partir avec. Cela il ne le pourrait jamais. Lui comme elle, ils devront toujours se contenter de regarder ces géants flottants s'éloigner, puis au bord de la surface de l'eau, sortir du liquide, s'élever, s'envoler et s'enfoncer dans l'infini pour naviguer vers un autre port. L'œil humide, ils continueront à s'imaginer combien cela doit être beau de voyager avec les étoiles.

La coque se pencha vers l'avant et descendait de plus en plus vers la plaine liquide. Que c'était beau à voir : cette énorme construction en bois, ces mâts hauts comme des phares, ces voiles, grandes comme le ciel, ces deux rangées de canons polis comme des miroirs et ce ventre bien plein de richesses, comme celui d'un dragon. Tout ce poids, léger comme une plume et gracieux comme une ballerine. Elle en rêvait de ces trésors, ramenés de tous les recoins de l'espace, toujours en mouvement pour se diversifier et se multiplier, ces joyaux qui tournent autour des planètes. Le navire heurta l'eau de tout son poids et d'énormes vagues se levèrent à hauteur du pont. Des milliers de gouttelettes furent jetées dans les airs et formèrent un nuage qui cacha toute la coque du bateau. Pour un bref instant, seuls les mâts restaient visibles. De cette brume sortait une majestueuse figure de proue, triomphant et exhibant sa gloire. Le vaisseau avançait. Lentement, mais de manière inéluctable, comme un assaillant : intransigeant, dominant, opprimant. Angoissant. Le bout-dehors dirigé vers le port comme la lance d'un conquérant, il rampait de vague en vague étalant son prestige et sa brutalité.

Tjana se réfugia dans un coin de son logement. Assise derrière un poteau qui soutenait le toit, elle cacha son visage derrière sa chevelure foncée. Un sentiment vague l'avait envahie, une angoisse cachée et incomprise. Bien qu'elle adorât regarder ce spectacle, il y avait souvent ce malaise qui se diffusait en elle. Son père et son grand-père avaient été des matelots; ils partaient en voyage à travers l'univers. Et la famille restait dans cette ville, au port, à attendre que les lueurs émergent du noir, descendent dans l'eau et courent à leur rencontre. Ils attendaient. Pauvres, mais heureux et fiers. Elle se souvenait très vaguement de ce sentiment de bonheur quand son père la prenait dans ses bras après un long voyage. Puis un jour, alors que le navire rampait encore au loin, tout le monde sentit que quelque chose n'allait pas. Une fois amarré, la catastrophe était visible aux yeux de tous : il était dévasté. Il en sortait de pauvres âmes qui s'appuyaient les uns sur les autres, des bandages fixés autour de leurs têtes. Il manquait des matelots et surtout il en manquait un : son père. Ils avaient été surpris par une pluie d'étoiles. C'est ainsi que l'on nommait le tas de débris et de météorites qui parcourent le ciel. De loin, c'est le phénomène le plus magnifique que l'on puisse espérer voir dans sa vie, mais c'est un danger mortel lorsque l'on se trouve sur son chemin. Ainsi ils avaient été au mauvais endroit et le bateau avait été frappé par ces comètes. Il avait été déchiqueté, et son père, lui, n'avait pas survécu à cette catastrophe. Il avait été emporté et flottait à jamais dans l'espace.

Peu de temps après, une épidémie se déclencha dans la ville portuaire. Elle rongea, fouilla et ravagea tous les recoins, on barra donc le passage à la capitale, qui se pratiquait uniquement en train. Cela ne changeait rien pour les habitants, il leur était défendu de prendre ce train, mais on ne recevait plus d'aliments. Il fallait rationner les cargaisons qui n'avaient pas encore été envoyées vers le centre. Une fois la nouvelle répandue, les commerçants n'osèrent plus s'approcher de la ville. Les problèmes s'accrurent, la misère devint plus prononcée, la propagation de la maladie s'accéléra. Un

à un les membres de la famille tombèrent malades, puis moururent peu de temps après : son grandpère, puis sa mère et à la fin sa grand-mère aussi. Il ne lui resta que son frère, Emer, alors âgé de huit ans. Elle n'en avait que quatre. Pendant que le virus ravageait la cité, personne ne pouvait s'occuper d'eux, personne ne remarquait même qu'ils étaient seuls, abandonnés dans ce chaos. Plus tard, une fois que la situation s'était calmée, on reprit contact avec la capitale et des soldats patrouillaient dans les rues pour rétablir l'ordre. Les deux puants furent attrapés et jetés dans un orphelinat. Ce nouveau chez eux était humide, froid et les gens étaient antipathiques. En plus, il était loin du port, donc Tjana ne pouvait plus regarder les navires se poser sur l'eau, comme le font les cygnes. A douze ans, Emer commença à travailler, trouva un logement qu'il pouvait payer et y emmena sa sœur. Il aurait bien aimé devenir matelot, dans la lignée de sa famille, mais il était trop jeune, trop petit et trop frêle. Il devait rester au port, courir chercher et distribuer des lettres, puis dès qu'il put, vider les cales des bateaux avec les autres ouvriers. Chaque soir quand il rentrait, fatigué, brisé et désespéré, Tjana pouvait lire dans son regard vide qu'il avait déjà enterré le désir de partir à la conquête de l'infini. Autrement dit, de vivre. Dès l'âge de huit ans, la petite sœur traînait dans les rues sales des environs en espérant trouver quelque chose à manger. Elle apprit rapidement les techniques pour acheter à moindre prix ou voler sans être vue. Parfois elle se faisait attraper, mais alors son regard, rempli de toute la souffrance de l'univers, émouvait les assaillants, et ils la laissaient partir en la traitant de sale gamine. Elle partait en courant, fuyant les insultes, et, arrivée à la maison, se laissait tomber sur son lit, les yeux remplis de larmes.

Antoine Pohu

Publié par Op der Lay et officiellement en vente dès le 15 juillet.

PIÉGÉ.

MERCREDI 24 AQÛT.

Nous venons d'entrer dans la maison. Comme convenu, le journal de bord de la mission ne sera rédigé qu'à l'intérieur de l'édifice.

La maison a l'air abandonnée depuis des lustres, alors que le dernier propriétaire est parti seulement 4 jours avant l'épidémie. Nous restons sur nos gardes, elle est peut-être déjà parmi nous, mais comme nous l'avions dit, nous devons trouver un lieu où se reposer avant de la trouver. On ne peut pas partir d'ici avant d'en avoir fini.

Nous avons inspecté la maison, qui n'est remplie que de moisissure et de poussière. Il y a même une cave, elle est remplie de vieilles boîtes de conserves vides et de vêtements. Est-ce que le dernier propriétaire vivait là avant de partir ? Se cachait-il d'elle ? Rien n'est moins sûr.

En remontant au rez-de-chaussée, nous avons remarqué que les escaliers étaient encore assez solides. Nous avons donc décidé d'y faire un tour, mais encore une fois rien n'est concret, juste des étages meublés et sales, poussiéreux et plein de pourriture, une maison à l'abandon comme il y en a des milliers en ces temps rudes. Nous avons trouvé des couvertures assez épargnées par la pourriture que nous pouvons utiliser pour se chauffer.

Les autres étages n'ont pas plus d'intérêt que celui-ci, nous allons chercher un endroit où établir notre campement.

JEUDI 25 AQÛT.

La nuit a été longue. Nous avons trouvé une petite cabane non loin de l'habitation dans le jardin, elle semblait ne jamais avoir connu l'abandon. Le petit ou la petite qui y jouait devait être bien content de l'avoir avec tous ces jouets. Je n'ai presque pas su fermer l'œil et avec cette pluie, j'avais peur qu'elle s'approche et que nous soyons pris pour cibles.

Bien que tout cela soit fini, nous avons passé la journée à la chercher et à trouver des indices sur elle. Le plus dur est de savoir où est-ce que nous sommes à l'abris et où nous ne le sommes pas. Mais encore une fois, comme hier, aucun signe d'elle. Soit elle joue avec nous, soit elle n'est pas encore là. Nous avons également trouvé une radio, le signal est mort, la capitale est peut-être tombée... Rien n'est sûr.

Nous allons essayer de dormir encore une fois dans cette cabane, mais sans les jouets, peut-être qu'elle décidera de se montrer si elle voit que nous aussi, nous jouons avec elle.

Le pire serait qu'elle nous trouve et que nous ne voyons rien ; elle aurait alors l'avantage de tout savoir de nous alors que nous, nous ne serions même pas au courant de son apparence. Mais tout compte fait, c'est peut-être mieux. La peur doit être un élément dont elle raffole, donc si nous voulons espérer la voir et en finir, il faut que nous ayons peur, ou du moins, que nous ne soyons pas à l'aise dans ce qu'elle peut déjà appeler son chez soi.

VENDREDI 26 AQÛT.

Comme la nuit dernière j'ai eu le sommeil difficile, pour la première fois depuis que nous sommes ici, j'ai rêvé d'elle. Elle avait une forme inimaginable; je ne saurais la décrire, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'elle m'a vu. Je ne sais pas si je rêvais ou si c'était réel, mais elle m'a vu. Cela voudrait-il dire qu'elle sait où je suis ? Rien n'est moins sûr, je vais essayer d'être encore plus vigilant. Mon équipe, elle, n'a rien rêvé, elle ne ressent rien. Dois-je m'inquiéter ? Je ne sais pas, dois-je paniquer ? Certainement pas.

Nous allons continuer sur la même base en essayant, pour ma part, de garder mon calme, sans mettre en danger mon équipe, sans mettre en danger notre mission, car après tout, nous ne savons rien d'elle, mais nous sommes aussi peut-être le dernier espoir pour arrêter tout ce qu'il se passe dans le monde.

Malgré cela, nous avons trouvé des indices sur le propriétaire de cette maison. Sa carte de visite était posée sur une table comme si elle attendait que son propriétaire vienne la prendre avant une journée au boulot ; aucune trace de moisissure, aucune griffure, même pas une marque de clé. A-t-elle déjà servi ? Où est-ce un de ces objets indestructibles qui sont sur le commerce depuis un certain temps ? Ce n'est pas le moment, me suis-je dit, la mission est plus importante.

Mais le meilleur reste à venir ; lorsque nous avons inspecté le reste de la maison, tout était retourné à sa place, sans aucune explication, sans aucun sens. La maison était rangée alors que dehors tout était comme d'habitude.

Suis-je en train de devenir fou ? Je préfère ne pas le savoir.

SAMEDI 27 AQÛT.

Je n'ai pas fermé l'œil, et comme si cela ne suffisait pas, la maison est de nouveau en état de pourriture, la carte de visite déchiquetée et les étages ravagés comme le premier jour.

Cette fois-ci, c'est clair, je deviens fou. Malgré le fait que nous ne trouvions rien, je la sens, elle est là mais je ne sais pas où. À chaque pas, je la sens, un peu plus proche de moi, un peu plus proche de nous... Sa forme, j'arrive presque à la voir dans la pénombre, mais je n'ose pas croire qu'elle se cache dans l'ombre, prête à nous sauter dessus, comme ça si facilement, alors que nous sommes là depuis quatre jours et trois nuits. Je suis presque sûr qu'elle joue avec nous, ou même rien qu'avec moi, car je suis le seul à la sentir. Peut-être bien que l'autre jour, dans mon rêve, elle m'a bien vu, et peut-être bien que ce n'était pas un rêve.

Nous sommes là, à chercher quelque chose que je suis le seul à sentir, dans un endroit que je n'arrive pas à comprendre sans penser que je deviens fou. Je commence presque à croire que cette mission n'a pas de sens et que nous sommes ici comme un dernier rempart à quelque chose d'insurmontable, d'invincible.

Nous ne trouvons rien, mais peut-être que demain nous allons trouver quelque chose et que nous pourrons enfin nous délivrer de ce calvaire sans nom et essayer de retrouver une vie à peu près normale.

DIMANCHE 28 AQÛT.

Je suis seul.

Ils ont disparu.

Je ne sais pas comment expliquer, mes mains tremblent de peur, je tremble de peur, face à un ennemi invisible, qui a pris mes équipiers.

Je suis seul dans une cabane qui était censée nous protéger alors qu'ils étaient avec moi à l'intérieur, que me veut-elle ? Pourquoi suis-je toujours là, pourquoi suis-je le seul à être vivant ? En vérité, je ne sais même pas s'ils sont morts, mais je n'ose même pas imaginer les autres éventualités.

Mais elle est là, je la sens. Elle est proche de moi. Plus le choix si je ne veux pas avoir le même sort que mes équipiers. Je dois fuir, je traverse tout le jardin vers ce qu'il semble être la maison mais au moment d'y entrer, je trébuche sur quelque chose qui n'était pas là avant. J'essaye de voir mais impossible, je ne vois rien.

Soudain elle est là et je ne sais pas bouger. Paralysé par la peur, je ne peux que fermer les yeux en attendant le même funeste sort que celui de mes équipiers. Je me prépare à la mort pour la première fois de ma vie.

Mais en rouvrant les yeux pour lui faire face, je ne vois que des murs blancs, vides, comme si la maison s'était à nouveau transformée. Cette fois-ci les murs sont recouverts d'une sorte de linge, d'une extrême blancheur.

Je me tourne et retourne et ne vois rien, je ne vois même plus la porte par laquelle je suis entré. Comment se fait-il ?

Comment suis-je entré dans cette pièce ?

C'est à ce moment-là que je remarque que je ne sais toujours pas bouger.

Je suis allongé sur le sol, attaché avec une camisole de force.

Elle m'a trouvé.

FiN.

Matteo Sarna

L'AFFAIRE DU COL DE DYATLOV

En janvier 1959, dix alpinistes expérimentés russes décident d'organiser une randonnée au nord de l'Oural, dans l'oblast de Sverdlovsk. Le but de leur expédition est d'atteindre Otorten. L'itinéraire qu'ils prévoient d'emprunter est, à cette époque de l'année classée en catégorie 3 ; le plus difficile. Cependant, les randonneurs sont très expérimentés et l'expédition n'est en aucun cas insurmontable pour eux.



L'équipe est composée de deux femmes et de huit hommes :

- Igor Dyatlov : le chef de l'équipe
- Zinaïda Kolmogorova
- Lioudmila Doubinina
- Alexandre Kolevatov
- Roustem Slobodine
- Gueorgui Krivonichtchenko
- Iouri Dorochenko
- Nikolaï Thibeaux-Brignolles
- Semen Zolotariov
- Iouri Ioudine

La plupart sont des étudiants ou des diplômés de l'Institut polytechnique de l'Oural (aujourd'hui Université fédérale de l'Oural). Le groupe arrive en train à Ivdel le 25 janvier 1959 et prend ensuite un camion pour rejoindre le dernier village de l'Oblast, Vijaï. Les alpinistes commencent leur expédition mais l'un deux, louri loudine, tombe malade et doit immédiatement renoncer.



traces afin de les retrouver.

Composé à présent de neuf personnes, le groupe continue donc son expédition en direction d'Otorten et devait être rentré à Vijaï pour le 12 février au plus tard. Cependant, le 20 février le groupe ne donne toujours aucune nouvelle alors qu'il avait été prévu que le chef de l'équipe, Igor Dyatlov, fasse envoyer un télégramme à leur club sportif dès leur retour à Vijaï. Suite aux réclamations des familles, une équipe de secours est envoyée sur leurs

Le 26 février, l'équipe de secours retrouve le camp des randonneurs sur le mont Kholat Syakhl. Cependant, le camp est abandonné, la tente gravement endommagée a été déchiquetée de l'intérieur. Les chaussures, une partie des vêtements des alpinistes et le matériel sont encore sur

place. A quelques mètres du campement, cinq corps sont retrouvés dans le neige, ceux-ci sont pieds nus ou en chaussettes et très peu habillés; il semblerait qu'ils aient fuit le campement dans l'urgence. Il faudra deux mois de plus pour retrouver deux autres corps à 1,5 km du camp, ensevelis sous la neige dans la lisière d'un bois, eux aussi très peu habillés. Ceux-ci auraient tenté de réaliser un feu de camp sous un pin avant de mourir. Les deux derniers corps, dont celui de Dyatlov, sont retrouvés à 300 et 630 mètres de ce pin alors qu'ils tentaient probablement de rejoindre le campement.

Grace au carnet de route retrouvé sur place et aux photographies prises par l'équipe, on sait que le périple se passait sans aucun encombre. Néanmoins, le 2 février, alors que le groupe commençait à traverser le col de l'Otorten, la météo se dégrade et les alpinistes finissent, à cause du blizzard, à



Dès la découverte des premiers corps, une enquête est lancée afin de déterminer la cause du décès des randonneurs. Dans un premier temps, l'analyse menée sur les cinq premiers corps montrera qu'ils sont tous mort d'une hypothermie, cependant l'un

dévier vers l'ouest en direction du mont Kholat Syakhl, situé à un peu moins de 1.100 m d'altitude. Conscients de leur erreur, ils décident vers 17 heures de s'arrêter et de monter leur camp sur le flanc de la montagne, alors qu'ils ne sont qu'à 15 km de leur destination.



d'eux, Slobodine, porte une blessure à la tête bien qu'elle n'ait pas causé la mort du randonneur. Krivonichtchenko a quant à lui des brûlures à la jambe et une morsure à la main qu'il s'est faite luimême ; on a retrouvé la peau arrachée dans sa bouche. Dyatlov a des écorchures autour des chevilles et une entaille à la paume.

L'analyse des corps des quatre autre randonneurs est par contre plus inquiétante. En effet, trois d'entre eux ont succombés à une mort violente ; Thibeaux-Brignolles est décédé suite à de multiples fractures du crâne tandis que Doubinina et Zolotariov ont la cage thoracique enfoncée et sont mort d'une hémorragie interne. Kolevatov avait, quant à lui, le nez cassé et le cou déformé mais est décédé d'une hypothermie. L'autopsie aurait également noté que les corps ne présentaient aucune blessure externe correspondant aux fractures, comme s'ils avaient été soumis à une très haute pression. Le corps de Doubinina était celui présentant le plus de traumatismes externes ; sa langue était manquante, de même que ses yeux. Il lui manquait du tissu facial ainsi qu'un fragment de son crâne. Cependant, cela pourrait s'expliquer par le fait que son corps a été retrouvé face contre terre dans un petit courant d'eau ; ces blessures seraient alors le résultat de la putréfaction de son corps en milieu humide. Il est également probable que son corps ait été grignoté par des animaux, comme c'est le cas pour d'autres membres de l'équipe.

Le légiste de l'époque, Boris Vozrojdenny aurait également affirmé que les traumatismes étaient trop grave pour avoir été causés par un simple accident ou par un humain, la gravité des blessures pouvant être comparée à un grave accident de voiture ou le passage d'une onde de choc. Enfin, les vêtements de certaines victimes émettaient de fortes radiations.

Le camp ne portant aucune trace d'agression, l'affaire est finalement classée, en mai 1959 l'autopsie indiquera que les randonneurs sont morts « d'une force irrésistible inconnue ». La zone a également été interdite d'accès par le gouvernement russe pendant un certain temps.

Cependant, de nombreux points restent toujours inexpliqués, ce qui a donné lieux à de nombreuses hypothèses, plus ou moins plausibles, afin de tenter d'expliquer ce qui s'est passé. La première évoquée est une attaque des Mansis, un peuple autochtone vivant dans la région, afin de punir l'intrusion de leur territoire. Cependant, le village Mansi le plus proche se trouve à 100 km à l'est du camp et cette tribu n'a pas pour habitude de voyager à cet endroit l'hiver. La piste d'une attaque de bandits ou de prisonniers a également pu être écartée car tous le matériel et les provisions de l'équipe se trouvaient encore sur place, de plus aucune trace de lutte n'a été retrouvée et les seules empruntes de pas étaient celles des randonneurs.

Parmi les hypothèses les plus invraisemblables, on retrouve une possible attaque du Yeti ou encore une attaque extraterrestre, des randonneurs se trouvant 50 km au sud attestant avoir vu des sphères orange dans le ciel la nuit de l'incident. Ces sphères dans le ciel, ainsi que la radioactivité des vêtements des victimes, le refus des autorités de partager les résultats de l'enquête et la couleur brunâtre des cadavres ont laissé penser que le groupe se serait retrouvé accidentellement dans un zone de tests militaires, cependant, cette théorie n'explique pas les blessures des alpinistes. De plus, il n'y avait aucune trace d'explosion dans la zone, ce qui écarte la théorie de l'essai nucléaire.

Il se trouve également que le corps d'une des victimes a été très difficilement identifiable par la famille. En effet, le corps de Zolotariov a été retrouvé avec le visage très abimé et les mains tatouées de symboles alors qu'il n'en portait initialement pas selon la famille. Il se trouve également que Zolotariov était chevalier de l'ordre de l'étoile rouge pour avoir combattu durant la bataille de Stalingrad et aurait, selon certaines rumeurs, été un membre du KGB. Cette théorie affirme donc que Zolotariov serait le responsable du massacre, aurait simulé sa mort et aurait fui sous une autre identité. Il aurait également affirmé à ses compagnons avant le voyage que le monde entier parlerait de cette randonnée. Bien que nous ne pouvons pas affirmer que Zolotariov soit réellement à l'origine de l'incident, il est en tout cas certain qu'il est bien mort avec le reste de ses coéquipiers. En effet, en 2019 son corps a été exhumé afin de réaliser une expertise ADN à la demande de la famille et le test réalisé sur sa nièce indique en effet un lien de parenté entre les deux personnes.

Parmi les théories les plus plausibles, une d'entre elle cherche à expliquer pourquoi - alors qu'une tempête sévissait et que la température devait osciller entre -25 et -30°C – pourquoi les randonneurs sont sortis de leur tente partiellement habillés, certains ne portant même pas de chaussures. En Suède, des chercheurs ont montré que des décès par hypothermie peuvent être associés au phénomène de « déshabillage paradoxal » : lors d'une hypothermie moyenne à sévère, la victime

devient alors désorientée et agressive et pense avoir tout d'un coup très chaud et se dévêt donc, accélérant ensuite le refroidissement du corps et la mort.

Enfin, la théorie la plus plausible et avancée serait que l'équipe ait été victime d'une avalanche qui aurait obligé l'équipe à quitter leur tente dans la panique. Ceux-ci se seraient alors réfugiés dans la forêt autour du grand pin essayant d'allumer un feu pour survire. En escaladant ce pin, Slobodine en serait tombé et se serait blessé à la tête. Par la suite Dyatlov et Kolmogorova auraient essayé de rejoindre le campement, en vain. De leur côté et ne voyant pas leurs camarades revenir, le reste de l'équipe aurait décidé de rejoindre le campement et seraient tombé dans la ravine cachée en partie par de la neige et auraient ensuite succombé à leur blessures ou au froid. Cependant, l'hypothèse de l'avalanche, bien que probable, reste difficilement acceptable en raison des piquets de la tente qui n'ont été ni déplacés, ni renversés.



En 1963, des étudiants de l'Institut polytechnique de l'Oural ont installé à l'emplacement du camp une plaque commémorative avec les noms des victimes et l'inscription « Ils étaient 9. En mémoire de ceux qui sont partis et qui ne sont pas revenus, nous baptisons ce col du nom du groupe de Dyatlov ».

Le 31 janvier 2019, le ministère public de Russie a finalement décidé de rouvrir l'enquête et compte étudier trois hypothèses, toutes liées à des

phénomènes météorologiques. De plus, une inspection du lieu de l'incident devait avoir lieu en mars 2019 ainsi que l'examen des corps des victimes afin de déterminer l'origine des blessures.

Si vous cherchez plus d'infos voici les liens des articles qui m'ont permis d'écrire celui-ci :

https://www.lefigaro.fr/international/2019/02/01/01003-20190201ARTFIG00329-russie-60-ansapres-la-tragedie-la-plus-mysterieuse-du-pays-une-enquete-est-rouverte.php

https://fr.rbth.com/histoire/84304-tragedie-col-dyatlov-theories

https://fr.rbth.com/histoire/80915-mystere-dyatlov-oural-russie-enquete

https://www.altitude.news/culture/2020/03/10/hiver-1959-mystere-neuf-victimes-col-dyatlov/

https://www.lepoint.fr/monde/russie-une-mysterieuse-disparition-de-1959-revient-dans-lactualite-01-02-2019-2290752_24.php

https://fr.wikipedia.org/wiki/Affaire_du_col_Dyatlov

Alison Hocq

THE LAST OF US PART H



Ce 19 juin dernier, le fameux studio de jeux vidéo Naughty Dog a enfin sorti la suite du très acclamé The Last of Us. Après sept ans d'attente, The Last of Us II est enfin entre nos mains. Sortir une suite à un premier opus si réussi était un pari très risqué, que Naughty Dog a accepté de relever. Et ils se sont surpassés, nous offrant un des meilleurs jeux de ces dernières années.

Pour ceux qui ne seraient pas familier avec l'univers de The Last of Us, voici un petit résumé : en septembre 2013, une épidémie due à un champignon, le cordyceps, transforme les gens en « zombies ». On suit le personnage de Joel (Troy Baker) qui, après avoir perdu sa fille au moment de l'épidémie, s'installe dans la ville de Boston, désormais en quarantaine. Vingt ans après le début de l'épidémie, ce dernier étant un contrebandier, va se retrouver mêlé avec des révolutionnaires, les Lucioles. C'est là qu'il rencontre Ellie (Ashley Johnson), une jeune fille qui semble totalement immunisée contre les effets du cordyceps. Ensemble, ils vont traverser les États-Unis pour rejoindre un autre groupe de Lucioles, qui seraient en mesure de créer un vaccin grâce à l'immunité d'Ellie.



L'histoire de The Last of Us II reprend quelques années après la fin du premier jeu : Ellie et Joel sont maintenant bien installés en sécurité dans la ville de Jackson, Wyoming, qui est une communauté de survivants. Mais un événement aussi violent qu'inattendu va venir frapper la quiétude de leurs existences et mener Ellie sur un chemin

La Colonne, Fin de mandat, Juillet 2020, page 31

de vengeance.

De prime abord, cette saga est qualifiée de « survival/horror » : une grande partie du gameplay est axé sur cette épidémie de zombies et amène toujours le joueur dans des lieux sombres et exigus, où il est facile de se faire surprendre par ces créatures. Mais la narration n'utilise cet aspect de survie et d'horreur uniquement comme trame de fond. Elle s'intéresse beaucoup plus aux relations humaines et à toucher les sentiments du joueur. Et c'est en partie à ça que le premier jeu doit son énorme succès.

Ici, dans le second jeu, la narration est tout aussi importante, si même pas plus. Dès le début du jeu, les joueurs sont pris par les sentiments, et ne vont pas tarder à se prendre le premier gros coup de poing au ventre que le jeu leur prépare. Cette série de jeux est connue pour sa violence constante (survival/horror oblige). De plus en plus souvent, les joueurs demandent des solutions non-létales ou une simple diminution de la violence, souvent jugée inutile. A cause du cadre choisi pour le jeu, c'est ici quasiment impossible d'envisager ces alternatives. Mais Naughty Dog a la solution : continuer à être violent, mais donner au joueur un sentiment de culpabilité tout au long du jeu. Et ça fonctionne.

Pour ce faire, ils ont utilisé une série de techniques, plus efficaces les unes que les autres. Mais la plus marquante est probablement celle à laquelle on pouvait le moins s'attendre : incarner à la fois la protagoniste du jeu ET son antagoniste : Ellie et Abby (Laura Bailey). De prime abord, elles sont toutes les deux mises en opposition. L'une veut se venger de l'autre. L'une est victime de la violence, l'autre en est l'auteur. On retrouve donc la dualité classique d'un jeu vidéo, les gentils face aux méchants. Seulement, en incarnant l'antagoniste, et en découvrant sa personnalité et son passé, ainsi que la raison de cette violence qui fait démarrer le jeu, cette dualité s'efface, petit à petit. On se rend rapidement compte que les deux personnages ne sont pas en opposition mais en parallèle. Très vite, leurs vécus, leurs souvenirs avec leurs proches se ressemblent, se comparent et s'associent. Et cette technique fait passer l'objectif principal du jeu, « il faut se venger », à « faut-il

vraiment se venger ? ». Tout le jeu est construit sur son parallèle dont on ne saisit l'étendue qu'après avoir fini le jeu. Cette déconstruction de la structure narrative classique que l'on rencontre dans les jeux permet d'assister à la chute en enfer de l'une et à la rédemption de l'autre, et à fournir un jeu avec une puissance émotionnelle inouïe. Cela apporte aussi une réflexion nouvelle et rafraichissante dans les jeux vidéo sur la question de la violence et de la vengeance à tout prix, qui est un thème récurrent.

Hors l'aspect narratif, tout le jeu suit cette plongée en enfer et le ton beaucoup plus



sombre qui caractérisent The Last of Us II. Là où le premier jeu présentait une once d'espoir, le deuxième le détruit de plus en plus. Là où l'on traversait une Amérique suburbaine, avec ses grandes plaines ensoleillées, on se retrouve ici dans le pluvieux Seattle, une des plus grandes villes des États-Unis. Et même la bande son du jeu (composée par Gustavo Santaolalla) suit ce changement de ton. Dans le premier, elle était principalement constituée de mélodies douces et calmes à la guitare, là où dans le deuxième, on se retrouve face à plus de morceaux pesants, violents et sombres.



Un autre aspect assez innovant et important du jeu concerne la représentation des personnages. En effet, malheureusement le monde de jeu vidéo reste majoritairement dominé par des individus masculins, souvent hétérosexuels, que ce soit dans l'industrie-même ou au sein des jeux. Ces dernières années sont cependant marquées par une progression d'inclusion aux niveaux des identités, genres, orientations sexuelles, etc. Et The Last of Us II pousse cette progression encore plus loin. Tout d'abord, le personnage principal de cet opus-ci est Ellie, une jeune femme de 19 ans. Mais en plus de cela, elle est ouvertement lesbienne. Le deuxième personnage principal est lui aussi, une femme, qui s'éloigne fondamentalement des « standards de beauté ». En effet, elle a une carrure très souvent associée à celle d'un homme mais conserve toujours une part de féminité. Un des personnages secondaires est un jeune garçon transgenre (interprété par l'acteur transgenre lan Alexander). Un tel combo de représentations est rarissime dans les jeux vidéo et il est toujours agréable de voir que les représentations des personnages évoluent et que l'on quitte peu à peu ces clichés si longtemps entretenus. Notons aussi qu'il s'agit du premier jeu 100% accessible et jouable par les personnes non-voyantes, qui devaient auparavant toujours compter sur l'aide d'une personne voyante pour jouer.

Ce pari très risqué qu'a accepté de relever Naughty Dog est une grande réussite. The Last of Us II en est presque meilleur que son prédécesseur, aborde des sujets toujours plus importants et difficiles à si bien maîtriser et développer dans un jeu. En somme, The Last of Us II est un jeu qui vous fera pleurer, détester, rire mais aussi aimer, et qu'il faut absolument découvrir.

Lâl Özalp

De l'usage des métamphétamines pendant la Seconde guerre mondiale

A la fin du XIXème siècle, l'amphétamine est découverte en Allemagne par un chercheur roumain. Faisant partie de la même famille que l'amphétamine, la méthamphétamine est découverte quelques années plus tard. Dans sa composition la plus pure, on la retrouve sous forme de cristaux incolores et inodores. Sa forme la plus connue est synthétisée et brevetée en Allemagne en 1937 par la Temmler Werke GmbH et porte le nom de Pervitin. Les effets que produit cette substance sont très intéressants pour les nations engagées dans des conflits à travers le monde. En effet, confiance en soi décuplée, stimulation de la vigilance, diminution de la faim et de la fatigue, stimulation mentale et euphorie permettent aux soldats de mieux supporter les difficultés sur le front. En revanche, cette drogue peut engendrer de nombreux effets secondaires comme la perte de poids, la déshydratation, des hallucinations ou encore des comportements anormalement violents.

Royaume d'Italie

Dès les années 1930, l'Italie vend librement de la Simpamina D de l'entreprise pharmaceutique Recordati. Cette drogue très addictive est d'abord utilisée par les étudiants des milieux universitaires pour se stimuler pendant la période des examens. Mais c'est l'armée qui en fait le plus grand usage. Les rapports italiens stipulent d'ailleurs que : « de nombreux pilotes et observateurs de notre glorieuse aviation l'utilisent avec un grand profit, ainsi que les chauffeurs de camion l'utilisent lors de ces services fatigants et ennuyeux qui réconcilient le sommeil [...] elle peut bénéficier tant au soldat (agressions nocturnes, marche prolongée), comme l'officier dans des circonstances similaires de fatigue physique. Elle peut avoir beaucoup d'intérêt dans le domaine maritime pour le mal de mer ainsi qu'à ceux qui servent dans les sous-marins ». D'autres documents rapportent aussi de l'utilisation en grande quantité de ce genre de drogue par les unités de commandos.

Empire du Japon

Les Japonais ont, eux aussi, consommé des méthamphétamines de qualité militaire pendant le second conflit mondial : le philipon. Cette drogue est distribuée aux kamikazes en plus du traditionnel verre de saké pris juste avant leurs missions suicides visant les navires de l'US Navy. Mais c'est surtout après les bombardements atomiques d'Hiroshima et Nagasaki que la consommation de métamphétamine grimpe de manière exponentielle dans la population japonaise. Une publicité de l'époque utilise d'ailleurs le slogan suivant : « Philopon vide la tête et donne le tonus au corps ». Une phrase très bien usitée dans le contexte nippon de la fin de la décennie 1940.

Etats-Unis et Royaume-Uni

Les Alliés ne sont pas en reste dans l'utilisation de ce genre de substances. Durant toute la guerre, ceux-ci ont eu recours à la méthédrine et à la benzédrine. Déjà pendant la bataille d'Angleterre, les pilotes de la Royal Air Force (RAF) sont boostés à la benzédrine pour garder le moral, être

infatigables et avoir une agressivité décuplée pour défendre le ciel britannique. Un cas de figure encore plus intéressant est à soulever lors des combats en Afrique du Nord. Alors que le moral des troupes britanniques est au plus bas en octobre 1942, le général Montgomery décide de passer à l'offensive à El-Alamein. Ce-dernier décide de donner une dose de benzédrine (double à celle que les pilotes de la RAF reçoivent normalement) aux équipages de chars participant à l'assaut. Persuadés que leurs nouveaux chars sont les meilleurs et dopés, les tankistes britanniques vont combattre avec une brutalité extrême contre les forces de l'Axe. Mais la Benzédrine entrainant une perte de lucidité face au danger, les pertes chez les tankistes britanniques s'élèvent à 80%. Le même genre de drogue est utilisé chez les parachutistes, chez les pilotes de bombardiers et chez les sous-mariniers américains pour se tenir éveillés pendant les opérations de longue durée.

Un bilan qui demande à réfléchir sur l'utilisation des drogues au combat. Malgré cela, l'armée britannique consommera 3 millions de doses et l'armée américaine 180 millions de doses en seulement trois ans.

Allemagne nazie

Durant toute la Seconde guerre mondiale, l'Armée allemande a fourni du Pervitin à tous ses soldats, soit 3 millions d'hommes pendant 5 ans. Cette drogue est prioritairement distribuée aux troupes dites spécialisées comme les aviateurs et les tankistes. Mais cela n'empêche pas les autres branches de l'armée d'en recevoir. Elle peut avoir différentes appellations (Panzerschokolade, Fliegerschokolade, Stuka-Tabletten, Hermann-Göring-Pillen) mais la drogue et les effets restent les mêmes. Adolf Hitler en consomme lui-même très régulièrement pendant la guerre. A titre d'exemple, pendant la Blietzkrieg en France, la Wehrmacht et la Luftwaffe ont utilisé plus de 35 millions de comprimés de Pervitin en à peine deux mois.

Les quantités ingurgitées par les soldats allemands étaient faramineuses. A tel point que les doses fournies par l'Armée ne suffisaient plus. Certains soldats écrivent régulièrement à leur famille pour qu'ils envoient du Pervitin. En effet, il est très facile de se procurer ce genre de produit en pharmacie à l'époque. Le cas d'Heinrich Böll, futur prix Nobel de littérature, est très intéressant à ce sujet. Bien que le jeune homme



reconnaisse devenir « froid et apathique », il ne cesse de réclamer du Pervitin à sa famille pour être sûr de toujours en avoir sur lui. En 1943, au moment où la production devient insuffisante pour toutes les unités de l'armée, Böll admet plusieurs fois être « en manque ».

Voyant la guerre toucher à sa fin, le haut commandement allemand se tourne vers les scientifiques pour développer une nouvelle drogue plus puissante permettant aux soldats de renforcer leur capacité au combat. Un mélange de cocaïne, Pervitin et Eudokal (un puissant anti-douleur) est testé sur des prisonniers du camp de Sachsenhausen. Les résultats étant « concluants », quelques petites unités furent dotées de cette drogue mais la capitulation de l'Allemagne empêche l'utilisation à grande échelle de ce mélange.

Conclusion



chimique, Véritable bombe les métamphétamines utilisées lors de la Seconde guerre mondiale ont eu des effets néfastes sur la santé des soldats. D'abord, les effets de telles substances peuvent durer pendant 24 heures après la prise, mais ceux-ci se font encore ressentir pendant trois jours. Les scientifiques ont rapidement constaté que la dépendance psychologique apparait assez rapidement une fois que l'on commence à en consommer régulièrement. Une prise pour une période courte est généralement sans risque mais les effets d'une prise régulière et sur des

longues périodes sont terribles pour la santé, comme le fait remarquer Leonardo Conti lors d'une conférence donnée à Berlin. En plus d'effets secondaires très violents comme des vertiges, de la transpiration, des hallucinations et des symptômes de dépression, certains soldats sont morts de crises cardiaques, tandis que d'autres se sont tirés dessus en état de transe. De plus, les soldats ayant arrêté de prendre des métamphétamines ont également eu de nombreux troubles du comportement (liés au manque de sommeil) pendant de longues semaines. Des effets qui ont demandé une large réflexion sur leur utilisation dans les décennies suivantes.

Brice Prince

Inquiétude et Insouciance

Ça n'a jamais été aussi difficile de trouver une première phrase. Où commencer, quoi écrire ?

Quand mon grand-père nous racontait ses souvenirs de la deuxième guerre mondiale, il disait souvent qu'on avait de la chance de ne jamais devoir vivre une crise. J'ai grandi avec ça ; des balades à travers la ville, des journées de travail dans le jardin et des récits de jeunesse de mes grands-parents. Ce sont des souvenirs qui constituent la base de mon identité, pleins de légèreté et d'insouciance, débordants de bonheur.

Ce sont ces souvenirs qui reviennent maintenant, bien plus forts que d'habitude. Ces deux temps se ressemblent beaucoup. Les longues heures qui semblent presque stagner, les journées interminables, et ce sentiment de ne pas savoir quel jour de la semaine on est au juste. Puis ce ciel bleu éternel et le contact avec la nature. C'est le retour à un monde clos.

La vie s'est apaisée, même la ville reprend son souffle et somnole d'un rythme relâché. Eux aussi semblent être retournés en arrière.

Cependant, en même temps que ce passé remonte, des habitudes et occupations d'un passé plus récent et de ma vie d'aujourd'hui bousculent cette introspection. Je suis perdu dans le temps ; entre différents passés, le présent et l'anticipation du futur.

À travers ces journées monotones, un autre sentiment s'impose en arrière-goût amer : l'inquiétude. La peur de perdre des proches, le mécontentement de devoir brider son envie de vivre, et en dernier lieu il me semble, la peur de la maladie, d'en être touché soi-même.

On se sent juste un peu perdu. On ne sait pas ce qu'il se passe. On est loin des hôpitaux, des malades, des services de santé et de leur combat contre le virus. On n'en connait rien. Ici c'est plutôt des vacances étranges. Un mélange d'insouciance et d'inquiétude.

La vie semble complètement se restructurer autour de la nature. Tout le monde se rue vers les forêts. Au coin de ma rue, il y a une nouvelle résidence avec un concierge. À chaque fois que j'y passe, il est dans son jardin avec ses enfants. Ça fait plaisir. De là, des chemins traversent les champs pour regagner la forêt. Cette plaine, normalement assez déserte, recueille de longues trainées de promeneurs.

En vélo, j'apprends à réapprécier les chemins de la forêt qui s'étire juste derrière ma maison. Petite échappatoire de l'inquiétude et de l'ennui du quotidien, l'ivresse de la vitesse me procure à nouveau le sentiment de liberté qui m'a tellement fait adorer ce sport au début. Pendant ces quelques heures, je débranche. Et c'est peut-être le plus important lors d'une telle crise, débrancher, couper la radio

qui assourdit avec des tas de chiffres et embête avec des nouvelles toujours pareilles.

Parfois quand je me balade, je crapahute à travers même la forêt, m'éloigne des chemins et erre au plein milieu de tous ces arbres. On se sent libre, seul dans la nature. Maintenant, les promenades ont acquis un éclat de la magie qu'a une marche d'approche en montagne. Le silence parfait des rues de mon quartier, la solitude, et ce coq qui au loin perd sa voix dans un ciel sans nuages.

Tout ceci est une idylle, le fond de bouteille d'un rêve, une promesse perdue à l'horizon, une brindille du réel.

Le matin, un soleil jeune vient chauffer le banc devant la cabane au fond du jardin. À chaque pas, l'herbe effleure mes pieds et la rosée me rafraichit la peau. Les fleurs des arbres ont une couleur encore pâle, bientôt, elles brilleront dans la lumière matinale. Je m'assieds, je pose ma tête en arrière, je ferme les yeux, et je souris. Les oiseaux braillent comme un orchestre mal accordé. Le bourdonnement des insectes forme une coulisse sonore monotone. Les poules de mon voisin piétinent et se plaignent. Des échos d'aboiements résonnent. Un peu plus loin, un coq élève sa voix dans le ciel clair. Très rarement, une voiture se fait entendre sur la route qui passe environ dix mètres derrière le jardin. Un faible ronronnement est audible ; un avion ou l'autoroute, je ne sais pas.

Je lis un livre, bercé par cette sérénité inouïe. Je suis dans la capitale du Luxembourg, dans un quartier qui est surtout connu pour ses banques, ses commerces et son trafic. Pourtant j'ai l'agréable impression d'être à la campagne. Je n'ai qu'à fermer les yeux et je peux m'imaginer loin de la maladie, de la civilisation et de tout contact humain. Seul dans une maisonnette au milieu de nulle-part, dans un monde rêvé, où il n'existe que lecture et écriture. Et je n'y serais jamais bien seul. Par la force de l'imagination, je pourrais m'inventer la compagnie de chaque être au monde, tendre tout dialogue et créer toute histoire. C'est tout ce que je veux en ce moment : me perdre dans mes pensées et y construire une vie meilleure. J'ai besoin de ça parfois : m'enfermer dans ma tour d'ivoire, et attendre que le temps passe.

En fin d'après-midi, je m'assieds sur le même banc. Le soleil est bas, n'illumine plus que le haut des arbres et se reflète dans les fenêtres des maisons. Les pétales perdent leur éclat et reprennent leur douce couleur un peu lasse. Les chants des oiseaux sont plus reposés. De temps en temps, une voiture ramène son détenu vers la liberté. Je respire tranquillement et me dis qu'on vit bien comme ça finalement.

Tout ceci est une idylle, le fond de bouteille d'un rêve, une promesse perdue à l'horizon, une brindille du réel.

La première semaine du confinement a été difficile, puis les deux qui ont suivi étaient bizarrement plus agréables. C'est peut-être la résignation, surtout en matière de sport. C'est peut-être aussi que j'ai trouvé un substitut à la vie réelle. Tous les soirs, après une séance d'écriture, je me plonge dans

une série. Je débranche. Je m'abandonne volontairement dans ce monde fictif qui alors remplace la réalité. C'est une dose de vie qu'il faut tous les jours, savoureuse et intégrale, sous forme de suppositoire virtuel. Une petite pilule de bonheur pour compenser tout ce qu'on a raté.

J'ai le temps de réfléchir aussi. Mais réfléchir, c'est se poser plus de questions que d'en résoudre. Le résultat n'en est qu'une grande confusion. C'est à ces moments que le four de l'imagination s'éteint, que la machinerie s'arrête et qu'on est exilé de sa tour d'ivoire. Je me trouve face à mon présent, le vrai. Et face à un futur incertain, vidé de toutes les frivolités des rêves.

Moments de vérité ? Un sentiment vague et dissipé. La sensation de ne pas être à sa place. N'importe où je suis, j'ai toujours envie d'être ailleurs ; je sens qu'il y a un manque quelque part, des pièces qui abîment le puzzle. Pour un bref instant, je me sens seul. Plus seul que jamais avant. Une solitude qui transgresse le confinement et qui me semble le noyau même de ma vie.

De ce court malaise sort une unique certitude. Il y a une seule chose qui compte. Une seule chose qui me fait vivre.

C'est la littérature.

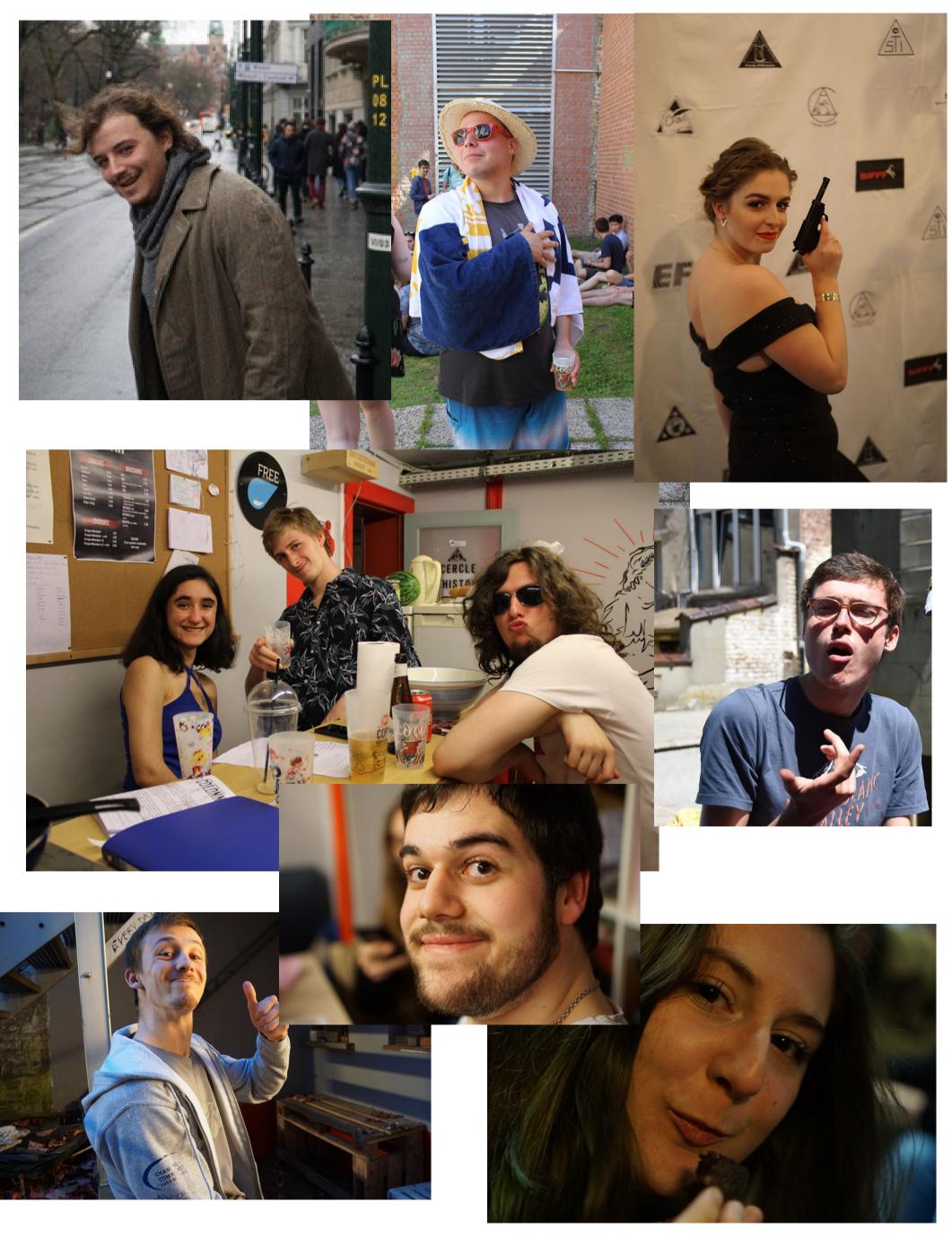
Et si j'ai compris une chose ces dernier jours c'est cela : que je veux écrire, que c'est là mon ultime désir. Le monde le plus légitime, c'est celui où on se sent le plus vivant. Au-delà du réel, du quotidien gris et morose, je place l'imagination, le monde des rêves, la seule et véritable liberté.

Et si on m'accorde un seul vœu. Je me jette à genoux, et, les larmes aux yeux, avec tout le pathos d'un poème romantique, me promets de ne plus jamais être sérieux.

Antoine Pohu

Publié par le Tageblatt le 12 mai dans la série : écrire le confinement.

Un cadeau d'au revoir : les plus beaux moments du comité...



La Colonne, Fin de mandat, Juillet 2020, page 40



La Colonne, Fin de mandat, Juillet 2020, page 41



La Colonne, Fin de mandat, Juillet 2020, page 42



La Colonne, Fin de mandat, Juillet 2020, page 43



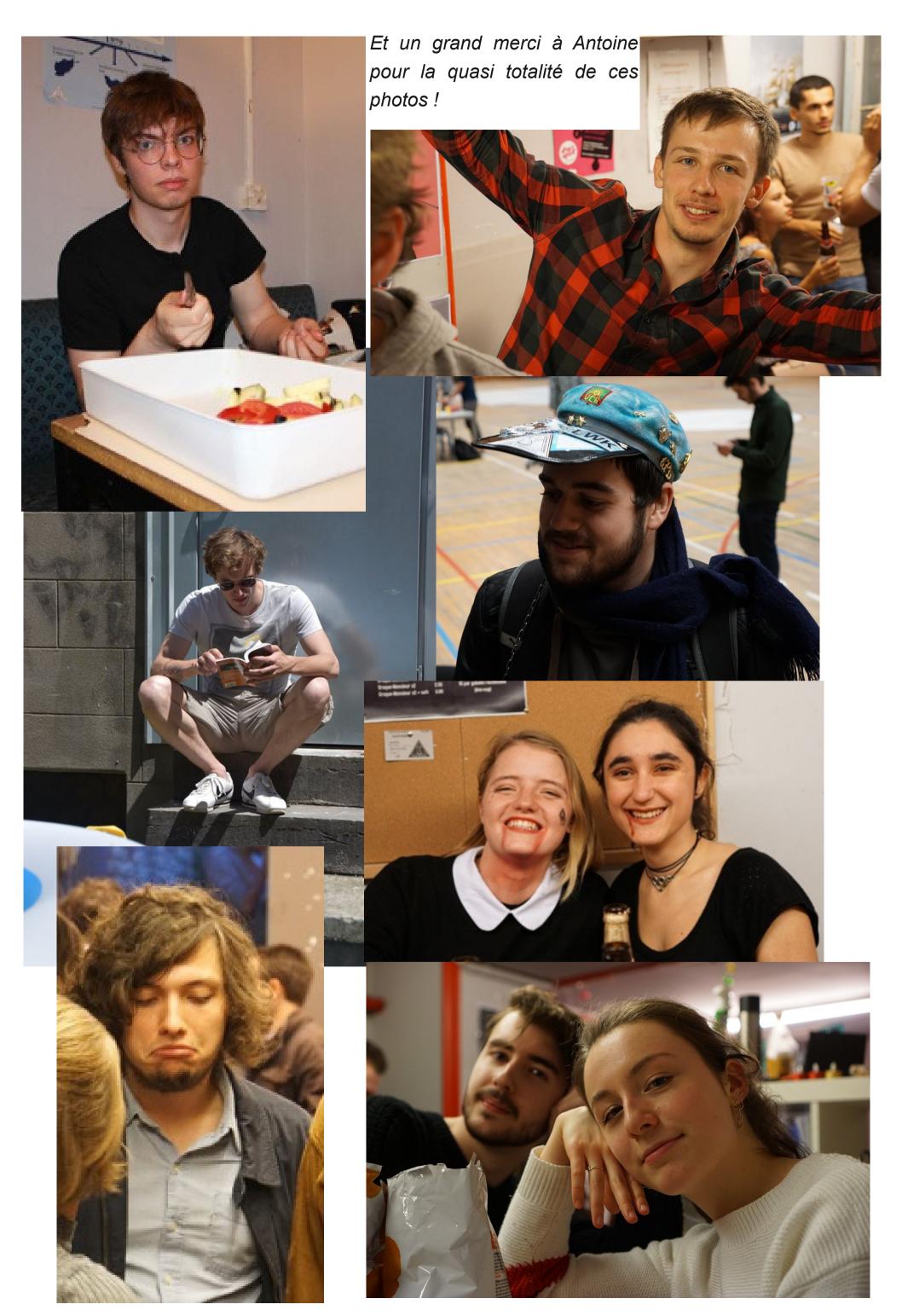
La Colonne, Fin de mandat, Juillet 2020, page 44



La Colonne, Fin de mandat, Juillet 2020, page 45



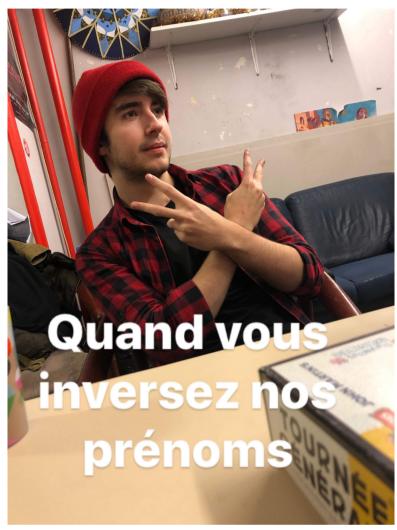
La Colonne, Fin de mandat, Juillet 2020, page 46



La Colonne, Fin de mandat, Juillet 2020, page 47

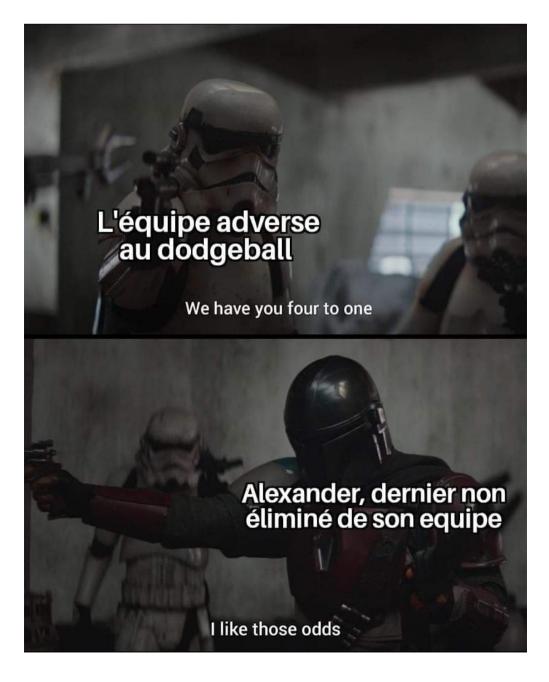
MEMES POUR VOUS RECHAUFFER LE CEUR





Les étudiants en histoire quand ils reçoivent leur diplôme.













Mon corps qui me fait passer la journée en pls après une cuite



Le soir même





Prefab CPL | Local du Cercle d'Histoire



Moi, en sueur et fatigué ayant tout fait pour éviter le retard

Les délégués déjà présents





Le comité après les Bilans Moraux et de l'alcool dans le sang :





Les autres délégués : "Restons cordiaux, on est pas là pour se tuer"

Moi paniqué au début de la réunion bonne ambi :





Alexander sur la route de son echec









Quand la semaine historique demande au BEPS pour des subsides :



Le président quand on lui parle du goulag



Europe:

FINALLY! After endless war, we are free from tyranny and can return back to our normal li-





La tête que tu fais quand tu as enfin pu caser Lise dans une discussion



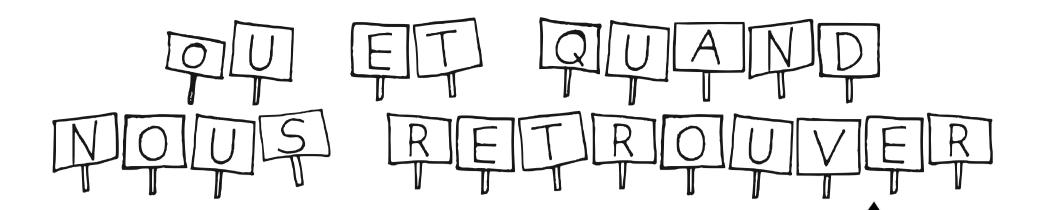


Les BA1: mais vous faites quoi sur notre groupe? Vous êtes plus en 1ere Tobias, Jérôme, Alexander et moi :











Page du Cercle : Circus Historiae

Les photos du cercle : Photos du Cercle d'Histoire

LA COLONNE



Profil du cercle : @cerclehistoire







EDITEUR RESPONSABLE Brice Prince

RÉDACTRICES EN CHEF Abigaël Gillard et Pauline Osterrieth

NE PAS JETER SUR LA VOIE PUBLIQUE

CdH ASBL 131, Avenue Buyl cerclehistoire@gmail.com